

le système hydraulique, c'est-à-dire, le cœur et les vaisseaux sanguins.

2. Les *Neuroses*, qui affectent spécialement le système nerveux, c'est-à-dire, le cerveau, les nerfs et les muscles.

3. Les *Cachexies*, qui affectent spécialement le système chimique, c'est-à-dire, les sécrétions et les excréutions.

Il y a donc quatre classes de maladies :

1. Les *Pyrexies*, communément appelées *maladies fébriles, aiguës*.

2. Les *Neuroses*, communément appelées *maladies nerveuses*.

3. Les *Cachexies*, qui comprennent la plupart des *maladies chroniques*.

4. Les *Locales*, qui comprennent la plupart des *maladies chirurgicales*.

1.^{re} CLASSE.

Des Pyrexies, ou maladies fébriles, aiguës.

Le caractère essentiel de toutes les maladies de cette classe est une augmentation sensible dans la fréquence du pouls et dans la chaleur animale, augmentation qui est communément précédée par des frissons, et accompagnée d'un accablement subit ou perte de forces plus ou moins considérable.

Elles sont toutes susceptibles de symptômes de malignité qui les rendent toujours très-dangereuses, et dont les principaux sont : une langue sèche et tremblante, des dents sâles, un pouls petit et foible, des soubresauts dans les tendons, des mouvemens continuels des mains et des doigts, comme si le malade chassoit aux mouches, ou cherchoit à arracher quelques fils de ses draps ou de ses couvertures ; un rire convulsif, le hocquet, le météorisme, une diarrhée souvent involontaire, un assoupissement continu, un délire sourd, un regard imbécille ou étonné, un visage pâle, un accablement extrême (1).

(1) L'ensemble de ces symptômes de malignité peut être considéré comme formant une maladie parasite, qui n'existe jamais seule, mais qui est susceptible de s'enter sur toutes les maladies fébriles, et non-seulement sur les maladies aiguës, mais encore sur la plupart des maladies chroniques, et même des maladies locales lorsqu'elles ont dégénéré au point d'être accompagnées de fièvre. Je suis porté à croire que ces symptômes ne sont qu'une modification infiniment dangereuse de la fièvre même, par quelque cause qu'elle soit produite. Mais ce n'est point par l'intensité de la fièvre qu'on peut juger de la facilité avec laquelle cette modification a lieu. Car il y a des maladies dans lesquelles la fièvre est peu considérable, et qui sont cependant beaucoup plus susceptibles de

Dans toute pyrexie simple, la diète, une boisson abondante, la réclusion dans une chambre, dont l'air soit pur, tempéré, et tranquille, et un repos absolu d'esprit et de corps, sont nécessaires. Souvent aussi de très-petites doses de tartre stibié, ou de quelque autre préparation d'antimoine, de manière à ne procurer que de foibles nausées, (N^{os}. 1 et 2) (1), contribuent beaucoup à diminuer l'intensité de la maladie (2).

cette modification que d'autres, dans lesquelles la fièvre est très-ardente, et le pouls très-fréquent et très-plein. Telles sont en particulier la fièvre des prisons, et la peste, qui sont presque toujours accompagnées de symptômes de malignité, mais qui pourtant existent aussi quelquefois sans eux, et sont alors des maladies très-bénignes et très-faciles à guérir. — Si cette idée, qui me paroît propre à simplifier extrêmement la nosologie, étoit généralement adoptée, elle ne seroit probablement pas sans influence sur la pratique.

(1) Voyez à la fin de l'Ouvrage les formules auxquelles je renvoie dans le texte par ces numéros.

(2) Un fait assez singulier, qui a échappé jusqu'à présent à l'attention des médecins, et que je n'ai moi-même appris que par hasard (Voyez la *Bibl. Brit. sc. et Arts. vol. XVI. p. 348. n.*), c'est la facilité avec laquelle on peut habituer le corps humain à de très-grandes doses de tartre stibié, sans qu'il produise aucune évacuation ni par le haut, ni par le bas. Si p. ex. on fait dissoudre 36 grains de poudre relâchante de la

Dans toute pyrexie maligne, il faut avoir recours au plus tôt aux vésicatoires, au kina,

pharmacopée de Genève (un denier de cette poudre contient 23 grains de sucre et un grain de tartre stibié) dans 36 cuillerées à café d'eau distillée, et qu'on en donne de deux en deux heures au malade, depuis 7 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir, d'abord une cuillerée, puis deux, trois, quatre, et ainsi de suite, en augmentant la dose à chaque fois d'une cuillerée, il se trouvera à la fin de la journée avoir pris la totalité de cette solution; qu'on la répète de la même manière tous les jours, en commençant par une cuillerée, comme le premier jour, puis deux, trois, quatre, etc. mais en ajoutant à chaque dose 4 grains de poudre relâchante, puis 8 grains le 3.^{ème} jour, 12 le 4.^{ème}, 16 le 5.^{ème}, 20 le 6.^{ème}, et ainsi de suite, une expérience fréquemment réitérée m'a appris qu'il n'y a presque personne qui, avec la précaution d'augmenter très-graduellement la dose du remède, ne parvienne à en supporter fort bien un ou deux grains à la fois; et ce qu'il y a de remarquable c'est qu'à ces grandes doses, quoiqu'il ne produise ni vomissement, ni diarrhée, il ne laisse pas que d'avoir par fois une influence très-heureuse, non-seulement sur les maladies fébriles, mais encore sur d'autres, dans lesquelles on ne l'auroit pas soupçonné, telles que l'apoplexie, la démence, les obstructions etc. J'ignore si d'autres remèdes pourroient être administrés de cette manière avec le même succès; mais quelques essais que j'ai eu occasion de faire avec le vitriol blanc, et les bons effets que nous observons tous les jours des fleurs de Zinc, du cuivre

(N°. 3 et 4) au camphre, (N°. 5) ou à d'autres remèdes toniques et antispasmodiques, tels que l'æther, la serpentaire, le musc, la vanille, les fleurs de zinc etc. Le vin, qui dans les pyrexies est presque toujours préjudiciable, lorsqu'il n'y a point de malignité, devient souvent utile et nécessaire, lorsqu'elles prennent cette apparence.

La classe des pyrexies se divise en cinq Ordres :

1. Les *fièvres* proprement dites (*febres*) dans lesquelles les symptômes fébriles alternent avec un état d'intermission ou de rémission.

2. Les *maladies inflammatoires* (*phlegmasiæ*) dans lesquelles la fièvre est continue et entretenue par un foyer inflammatoire visible ou par une douleur locale permanente.

ammoniacal, du nitrate d'argent, de la ciguë même, de l'aconit etc., administrés de cette manière, me portent à le croire. Ce seroit un beau champ d'expériences à faire qu'un cours de matière médicale étudiée ainsi, mais malheureusement les expériences ne sont légitimes en médecine que dans les cas absolument désespérés, dans lesquels on a tenté sans succès toutes les ressources connues; et ces sortes de cas ne sont pas les plus favorables pour obtenir des résultats sur lesquels on puisse compter.

3. Les *maladies éruptives* (*exanthemata*) dans lesquelles, après une courte fièvre, il se fait par tout le corps une éruption de boutons ou de taches qui durent quelques jours.

4. Les *hémorrhagies*, dans lesquelles, sans aucune cause extérieure, la fièvre est précédée, accompagnée ou suivie d'une perte de sang.

5. Les *maladies muqueuses* (*profluvia*), dans lesquelles la fièvre est accompagnée de quelque augmentation dans les excrétiions muqueuses.

1.^{er} ORDRE.

Des Fièvres proprement dites.

Les fièvres proprement dites, se divisent en deux genres, les *fièvres intermittentes*, dans lesquelles les intervalles des redoublemens sont exempts de fièvre, et les *fièvres continues*, dans lesquelles la fièvre n'est alternativement que plus ou moins forte, sans intermission.

1.^{er} GENRE.

Des Fièvres intermittentes.

Ces fièvres portent aussi le nom de *fièvres d'accès*, et ont ceci de particulier, c'est que la maladie ne dure que quelques heures de suite, au bout desquelles elle paroît guérie;

mais c'est une illusion, elle ne tarde pas à recommencer et revient ainsi par accès, dont le retour plus ou moins fréquent fait donner à la fièvre le nom de *quotidienne*, si l'accès revient tous les jours à la même heure et avec le même degré de force; de *fièvre tierce*, s'il revient tous les deux jours; et de *fièvre quarte*, s'il ne revient que tous les trois jours. Il y a aussi des *fièvres double-tierces* qui reviennent tous les jours, mais à des heures différentes, et avec une intensité alternativement plus ou moins grande, tellement que les accès ne se correspondent que tous les deux jours. Il y a de même des *fièvres double-quartes* dans lesquelles le malade n'a qu'un jour de bon sur trois; des *fièvres quintes*, dans lesquelles l'accès revient tous les quatre jours, et qui paroissent n'être que des fièvres tierces incomplètes, etc. On ne peut considérer ces différences que comme des variétés de la même maladie.

On distingue dans un accès de fièvre trois périodes différentes, le commencement, le milieu, et la fin de l'accès. Les symptômes qui caractérisent la première période sont l'accablement, le froid, la sensibilité à l'air, le tremblement, la pâleur, la sécheresse, le pouls petit, serré et fréquent, les angoisses *præcordiales*, c'est-à-dire, qui se font sentir dans la poitrine,

l'estomac, et autour du cœur, et enfin les nausées. Dans la seconde période, le malade éprouve d'abord des vomissemens qui changent peu à peu le sentiment de froid en une sensation non moins désagréable de chaleur sèche. Ensuite il survient un grand mal de tête, et souvent du délire. Le pouls devient plein, fort, dur et fréquent. Dans la troisième, ces symptômes cessent peu à peu par une douce moiteur, qui se change graduellement en une sueur abondante; et pendant ce temps-là le pouls devient mol, plus lent, et enfin naturel. La durée totale de l'accès est de six à vingt-quatre heures.

Dans les intervalles, le malade a communément du dégoût, la langue chargée, et un reste d'accablement et de pâleur, souvent avec une teinte jaunâtre ou plombée.

Si l'on abandonne la fièvre à elle-même, elle cesse quelquefois spontanément au bout de six ou sept accès; mais elle est sujette à revenir, et souvent elle dure sans interruption pendant plusieurs semaines, ou même plusieurs mois de suite. Alors elle produit à la longue des engorgemens et des obstructions dans les viscères du bas-ventre, surtout dans le foie et dans la rate, de l'anasarque, c'est-à-dire, une enflure molle, et qui retient l'impression du doigt sur tout le

corps, particulièrement aux jambes, et enfin l'hydropisie, c'est-à-dire, un épanchement d'eau dans quelque une des cavités, spécialement dans le bas-ventre.

Mais la maladie est susceptible de se guérir très-promptement par le kina. On commence par purger le malade dans les intervalles, (N.^{os} 6, 7, 8 et 9) jusqu'à ce qu'il ait repris de l'appétit et des forces entre les accès. On administre alors le kina à la dose d'une once en poudre, ou deux onces en décoction, dans l'intervalle d'un accès à l'autre, par prises d'un ou deux gros, données de deux en deux heures. On continue ainsi le remède en grandes doses jusqu'à ce que la fièvre soit coupée, c'est-à-dire, que l'accès manque. Alors on le fait prendre encore pendant deux jours de suite, mais de quatre en quatre heures seulement; puis on le supprime pour le recommencer à la dose d'une once en poudre, ou deux onces en décoction, dans les vingt-quatre heures qui précèdent le jour où devoit revenir le septième accès, à compter du premier accès suspendu. Mais dans l'intervalle, on fait prendre au malade une infusion de camomilles, de trèfle de marais, de gentiane, ou s'il paroît avoir encore quelques embarras, des sucs d'herbes légèrement purgatifs (N.^o 10). C'est la méthode qu

m'a le mieux réussi pour empêcher les rechutes, pourvu qu'en même temps le malade se garantisse avec soin du froid, de l'humidité, même de l'air du soir, et surtout des exhalaisons marécageuses.

Je donne les suc's d'herbes avant le kina, si la fièvre est irrégulière, et que les purgatifs ne suffisent pas pour dissiper les symptômes de saburre, c'est-à-dire le dégoût, la saleté de la langue, le teint jaunâtre ou plombé, etc. Dans ce dernier cas, ou si le malade a beaucoup de maux de cœur, je lui donne un vomitif au commencement de l'accès, et j'emploie indifféremment dans ce but le tartre stibié ou l'ipécacuanha. (N.^{os} 11 et 12) Si le malade a beaucoup d'angoisses pendant l'accès, ou que la sueur ait beaucoup de peine à s'établir, je lui donne aussitôt après le frisson, une potion calmante de six à vingt-quatre gouttes de laudanum.

Il arrive quelquefois que l'accès se manifeste par une léthargie profonde, avec une respiration stertoreuse, qui font ressembler la maladie à une attaque d'apoplexie. Ces sortes de fièvres, qui portent le nom de fièvres *carotiques*, étant extrêmement dangereuses, il faut les arrêter sur-le-champ par le kina en grandes doses, en l'associant, si cela est nécessaire, à des purgatifs.

J'en dis autant de certaines fièvres d'accès, qui se manifestent avec une respiration très-gênée et accompagnée d'un pouls très-foible et irrégulier, ou avec les symptômes de malignité, décrits ci-dessus comme communs à toutes les pyrexies. Dans les unes et les autres, le seul moyen de prévenir une mort prochaine est d'arrêter la fièvre par de très-grandes doses de kina, sans perdre le temps à y préparer le malade par des évacuans. Si le malade ne peut pas prendre ou supporter le kina par la bouche, il faut le donner en lavemens, mais en double ou triple dose.

J'ai vu aussi de petits enfans, auxquels il étoit impossible de faire prendre des remèdes, ou garder des lavemens, se guérir fort bien de la fièvre, en portant constamment sur le ventre un petit matelas garni de quatre ou cinq onces de bon kina en poudre, dans du coton piqué entre deux linges bien fins.

Quant au *choix du kina*, celui qui m'a le mieux réussi est le kina jaune en poudre très-fine, pourvu qu'il n'ait pas été éventé. Le kina rouge, quoique très-efficace, m'a paru quelquefois exciter des maux de cœur, des angoisses et des douleurs d'entrailles, qui m'ont engagé à y renoncer. Le kina jaune n'a que bien rarement ces inconvéniens.

A défaut de kina, j'ai vu plus d'une fois le tartre stibié, en doses graduellement augmentées, réussir à diminuer d'abord l'intensité des accès, puis à les faire cesser entièrement (1).

(1) Comme cette méthode, qui m'est absolument particulière, peut devenir d'une grande utilité, je crois devoir ajouter ici quelques détails dont la connoissance peut être nécessaire pour la bien comprendre. En donnant le tartre stibié en doses d'abord très-petites, mais graduellement augmentées, il m'a paru que plus les intervalles d'une dose à l'autre sont considérables et moins on est sûr que le malade les supporte bien. C'est pour cela que j'administre le remède de deux en deux heures. L'influence de l'habitude se perd peu à peu si elle n'est pas continuellement soutenue, en sorte que si, p. ex., après avoir supporté de cette manière un grain de tartre stibié sans nausées, on suspendoit le remède pendant un ou deux jours, on ne pourroit le recommencer ensuite à la même dose, sans produire des vomissemens. L'intervalle même de la nuit est trop long pour n'avoir pas jusqu'à un certain point le même effet. Si l'on vouloit recommencer le remède à la même dose à laquelle on s'étoit arrêté la veille, on trouveroit que le sommeil a déjà rendu à l'estomac son irritabilité, et que le malade ne supporte plus les mêmes doses que le soir précédent. C'est pourquoi il convient de rétrograder de trois ou quatre cuillerées, pour pouvoir aller en avant, en recommençant l'augmentation de deux en deux heures. Ainsi, au lieu d'ajouter le 2.^d jour 8 grains de poudre relâchante à chaque dose de la solution, 16 grains le 3.^{eme} jour, 24 le 4.^{eme}, et

On a souvent proposé dans ce but et pour remplacer le kina de revenir à différens amers qu'on employoit autrefois avant la découverte de ce précieux remède, tels que la camomille, la gentiane, la benoite, les fleurs de *Parnica montana*, l'écorce du maronnier d'Inde, celle du chêne, etc. Mais il est rare que ces substances réussissent. J'en dis autant de la colleforte et du sel de mars, qu'on a aussi beaucoup

ainsi de suite, comme on le pourroit, si l'habitude acquise ne s'affoiblissoit pas, je n'en ajoute successivement que 4, 8, 12 grains, etc. De cette manière on est presque assuré que le malade viendra enfin à en supporter de très-hautes doses, sans vomissement ni diarrhée. Le remède a tout au plus le bon effet de tenir le ventre libre. Si par hasard cependant il produit des nausées, comme cela arrive quelquefois au commencement d'un redoublement de fièvre, on n'a qu'à diminuer la dose de deux ou trois cuillerées pour recommencer ensuite à l'augmenter graduellement; et s'il survient de la diarrhée, on l'arrête facilement par une ou deux gouttes de laudanum liquide ajoutées à chaque dose de la solution. J'observe néanmoins que quoique le remède n'ait point de goût, ou qu'il soit très-facile de le déguiser, quoiqu'il ne produise ni nausée, ni aucun autre effet sensible, il devient tellement insupportable à quelques malades, sans qu'ils puissent dire pourquoi, qu'on est obligé d'y renoncer. Mais alors même, la fièvre est déjà diminuée au point que les plus petites doses de kina suffisent pour l'arrêter.

vantés, mais dont je n'ai obtenu que peu ou point de succès. — Si quelque remède pouvoit tenir lieu de kina dans le traitement des fièvres intermittentes, ce seroient les *arséniates* de potasse ou de soude (1). Ce sont certainement des fébrifuges très-efficaces, et à ce qu'il m'a paru dans le petit nombre de cas où j'en ai fait usage, comparables à cet égard au kina même, et exempts de danger, s'ils sont administrés avec beaucoup de circonspection et de prudence. Mais le nom seul de ce genre de remèdes fait

(1) Voyez la *Bibl. Britann. Sc. et Arts. vol. XI. p. 325*. Je proposois là l'arséniate de potasse préparé à la manière de M. Guyton de Morveau, et cristallisé. Il paroît cependant, d'après quelques observations que M. le D.^r Peschier a eu la complaisance de me communiquer, que ce sel est toujours avec excès d'acide, au lieu que dans les cristaux d'arséniate de soude, l'acide arsenical est dans un état de saturation complète. On en fait dissoudre un grain dans un gros d'eau distillée qu'on aromatise comme l'on veut. C'est ce qu'on appelle la solution minérale de Pearson. On en donne de deux en deux heures de trois à douze gouttes au malade dans les intervalles des accès. Cela suffit pour couper très-promptement la fièvre, et le D.^r Peschier qui a été appelé à en faire un grand usage, m'assure n'en avoir jamais observé de mauvais effets, surtout en été. M. le D.^r Coindet l'a aussi employé avec un grand succès dans l'hôpital militaire.

peur, leur préparation est délicate et difficile, la moindre équivoque dans les doses pourroit devenir très-dangereuse, et l'on ne peut en confier l'usage qu'à des médecins habiles et expérimentés. Je ne saurois les conseiller que dans les cas extrêmes, et lorsque toutes les autres ressources également sûres manquent absolument.

Il existoit autrefois sur le traitement des fièvres d'accès des *préjugés populaires* que bien des gens partagent encore. J'en citerai surtout deux qu'il importe de réfuter. 1. L'un c'est que le kina engendre des obstructions. Ce qui a pu donner lieu à cette opinion, c'est la timidité avec laquelle on employoit autrefois ce remède. On se bornoit à le donner en petites doses, insuffisantes pour couper la fièvre, ce qui la faisoit traîner assez long-tems pour produire des obstructions, qu'on attribuoit au remède plutôt qu'à la maladie. Je puis certifier que c'est une erreur. Car j'ai vu, au contraire, des cas de ce genre, dans lesquels, en faisant cesser la fièvre, le kina seul, donné en grandes doses, a dissipé complètement des obstructions déjà formées. — 2. Un autre préjugé non moins répandu, c'est qu'il est dangereux de couper une fièvre intermittente avant le septième accès. C'est encore une erreur d'autant

plus dangereuse qu'on voit assez fréquemment une fièvre d'accès très-bénigne en apparence dégénérer tout d'un coup en fièvre carotique ou maligne, et devenir mortelle avant le septième accès.

Il n'y a que deux cas où je conseille d'abandonner une fièvre d'accès à la nature, sans se presser de l'arrêter, savoir : 1. Lorsqu'elle paroît diminuer graduellement d'elle-même, ou par l'effet des simples évacuans, 2. lorsqu'elle paroît suspendre ou arrêter une autre maladie grave, telle que l'épilepsie, dans laquelle il n'est peut-être point de meilleur remède, s'il étoit toujours à la disposition du médecin, qu'une fièvre d'accès.

Il y a certaines maladies périodiques qu'on ne range pas ordinairement au nombre des fièvres, mais qui se guérissent cependant par un traitement semblable à celui des fièvres intermittentes, et qu'on ne peut guères rapporter à une autre classe de maladies. Telle est en particulier chez nous la *migraine*, maladie singulière qui revient par accès, avec des intervalles plus ou moins réguliers, quelquefois de plusieurs semaines, mais le plus souvent hebdomadaires. Chaque accès commence par des éblouissemens, des nausées et des vomissemens, accompagnés d'une violente douleur,

qui occupe tantôt toute la tête, et tantôt un côté seulement, que les moindres mouvemens, la position verticale, la nourriture ou la boisson aggravent beaucoup, et qui se dissipe spontanément au bout de quelques heures, sans aucune évacuation critique. Le traitement qui m'a le mieux réussi dans ces maladies, c'est de donner l'ipécacuanha au commencement de chaque accès, et une once ou deux de kina, par prise d'un ou deux gros, immédiatement après.

2.^e GENRE.

Des Fièvres continues.

Rien n'est plus embrouillé que la connoissance des fièvres continues, si l'on veut en faire autant d'espèces différentes qu'elles offrent de variétés. Rien n'est plus simple, si on les considère comme *une seule et même espèce* dont les différens symptômes tiennent à des causes accidentelles, ou à quelque différence dans le tempérament et la constitution des malades, ou enfin à quelque circonstance particulière, antérieure à la maladie (1).

(1) Il est si vrai que les différences qu'on observe dans les fièvres continues ne sont que des variétés, dépendantes de quelque cause étrangère, soit dans le cours

Il existe à la vérité dans les prisons, dans les camps, dans les hôpitaux, et dans tous les grands rassemblemens d'hommes entassés les uns sur les autres, une espèce de fièvre continue, très-dangereuse et très-meurtrière, qu'on appelle *typhus*. Elle a ceci de particulier c'est qu'elle est très-contagieuse, et que dès son début, elle présente des symptômes de malignité qui ne permettent pas, dit-on, de la traiter par d'autres évacuans qu'un vomitif au commencement de la maladie, mais uniquement ensuite par le vin, le kina, les vésicatoires, les bains froids, l'opium, et d'autres antispasmodiques toniques.

Mais dans ce pays, cette maladie est presque totalement inconnue. Je ne l'avois vue à Genève qu'une seule fois avant notre réunion, et encore étoit-ce dans une campagne isolée et assez éloignée, où je ne sais comment elle avoit pé-

de la maladie, soit antérieurement à sa manifestation, qu'on voit fréquemment la même fièvre prendre successivement tous les caractères par lesquels on les a distinguées en plusieurs espèces différentes, et offrir l'un après l'autre, ou tout à la fois, les symptômes d'une fièvre inflammatoire, bilieuse, muqueuse, putride et nerveuse, ou pour me servir des noms grecs qu'on leur a donnés, ceux d'une fièvre *angio-ténique*, *gastrique*, *adéno-méningée*, *adynamique*, *ataxique*, etc.

nétré. En 1800, elle se manifesta dans nos prisons, où elle avoit été apportée par un prévenu transféré de Chambéry. Elle se communiqua assez rapidement aux autres prisonniers, et fit même quelques progrès dans la ville. Mais enfin, elle fut promptement arrêtée par les moyens dont je parlerai bientôt (1). A cette exception près, je puis affirmer que nos fièvres malignes ne sont presque jamais telles qu'accidentellement, et foncièrement elles se réduisent toutes à une seule espèce, qui porte assez mal à propos le nom de *fièvre bilieuse*. Ces fièvres sont fréquemment épidémiques, surtout dans les campagnes, mais elles ne sont que bien rarement contagieuses, et les symptômes de malignité qu'elles présentent ne se manifestent guères dans leur début. Voici leur histoire dans leur état le plus simple, telles que je les ai observées à Genève.

Elles commencent ordinairement au mois de février par quelques symptômes de catarrhe, des douleurs dans le col et dans la poitrine, une petite toux sèche, et un violent mal de tête qui redouble communément tous les soirs. Le malade se plaint toujours en même temps d'un

(1) Voyez la *Bibliothèque Britannique, Sciences et arts*, Vol. XVII. p. 166 et 393.

grand dégoût. Il a souvent des maux de cœur et des vomissemens, et quelquefois des douleurs de colique, et de la diarrhée. La langue est blanche et sale. Les urines sont au commencement hautes en couleur, et souvent briquetées; mais ensuite elles deviennent presque naturelles.

Les symptômes de catarrhe cessent ordinairement au bout de quelques jours; mais la fièvre, le mal de tête, le dégoût, les maux de cœur subsistent sans aucun changement sensible pendant toute la durée de la maladie, durée qui est fort incertaine. Quelquefois le malade se guérit en moins d'une semaine, surtout s'il a pris des remèdes dès le commencement. Pour l'ordinaire cependant la fièvre se prolonge jusqu'à trois, quatre, cinq et six semaines. Et il n'est pas toujours facile de distinguer la convalescence de la maladie même. On observe bien dans ces fièvres quelques jours critiques, tels que le 7°, le 11°, le 14° et quelquefois le 21° ou le 28°, pendant lesquels il se fait quelque changement dans la maladie, soit en bien, soit en mal; mais les crises complètes, c'est-à-dire, des évacuations par la sueur, par les selles, ou par les urines, qui soient immédiatement suivies de la cessation de la fièvre, sont fort rares. Ce n'est presque jamais que graduellement que

le malade recouvre la santé. Le pouls après avoir été à peu près naturel sur la fin de la maladie redevient souvent très-fréquent, pendant la convalescence, quoique l'estomac et les intestins aient bien repris leurs fonctions. Souvent aussi le pouls devient et demeure naturel, quoique le dégoût, la pâleur et l'accablement subsistent pendant long-temps encore.

Quelquefois il est difficile de distinguer cette fièvre d'une fièvre double tierce, ou d'une fièvre rémittente. Mais peu importe. Car l'une et l'autre maladie se traitent de la même manière, jusqu'à ce que les accès soient séparés par une intermission complète et bien déclarée, qui permette de donner le kina.

Ce traitement est fort simple. C'est l'antimoine sous forme saline qui en fait la base (N^{os}. 1 et 2). J'ai fréquemment guéri par le tartre stibié seul des enfans auxquels on ne pouvoit faire prendre aucun remède, mais la guérison est plus sûre et plus prompte, si on le combine avec du nitre et de la magnésie, ou d'autres sels (N^{os}. 14 et 15) de manière à ne procurer qu'un léger vomissement au commencement du traitement, et à tenir ensuite le ventre très-libre. Après cette préparation, dès la seconde semaine de la maladie, on doit purger le malade de trois en trois jours, ou de

quatre en quatre jours, jusqu'à la convalescence, pendant laquelle on termine la cure par le kina, ou quelque autre remède tonique, tel que la teinture de Mars, ou les amers (N^{os}. 143 et 144).

Il survient souvent de la surdité pendant le cours de la maladie; mais en général elle n'est pas regardée comme d'un mauvais augure, et elle se dissipe communément par les purgatifs.

Quant aux symptômes accidentels, on y remédie à mesure par des moyens particuliers, par exemple, à la sécheresse et à la chaleur de la peau, par des *fomentations* sur le ventre, sur les cuisses, et sur les jambes; aux maux de tête violens, par des *sinapismes* sous la plante des pieds, ou si la rougeur des yeux et du visage indique un engorgement dans les vaisseaux du cerveau, par des *sangsues aux tempes*, ou si le malade est jeune et robuste, et s'il a le pouls plein, par une ou deux *saignées* au bras, ou s'il est habituellement hémorroïdaire, par des *sangsues au fondement*; au délire ou à l'oppression, par des *vésicatoires* aux jambes; aux soubresauts des tendons, ou à d'autres mouvemens convulsifs, par l'*éther*, (N^o. 16), la *liqueur minérale* d'Hoffmann (N^o. 17), ou d'autres antispasmodiques, tels que les *fleurs de zinc* (N^{os}. 18 et 19), ou le

musc (N°. 20); à l'insomnie, par l'*opium* (N°. 21, 22 et 23); aux vomissemens opiniâtres, par des *saturations salines* (N°. 24. 25. et 26); à une diarrhée excessive, par la *corne de cerf* (N°. 123 et 124), le *diascordium* (N°. 27), ou le *cachou* (N°. 28 et 29); à des sueurs trop abondantes, par l'*acide sulfurique* (N°. 30), ou d'autres boissons acidulées (N°. 31 et 145); à la jaunisse, ou autres symptômes de bile épanchée, qui surviennent quelquefois sur la fin de la maladie, par des *sucs d'herbes*; enfin, à une extrême prostration de forces, par le *kina*.

Au surplus, il n'est point de maladie fébrile dans laquelle les symptômes de malignité, communs à toutes les pyrexies, soient plus fréquens que dans les fièvres continues, et il s'y en manifeste quelquefois d'autres dont je n'ai point encore parlé, tels que les *pétéchies*, les *ulcères gangréneux*, les *parotides* et autres dépôts phlegmoneux qu'on a appelés *critiques*, quoique souvent ils ne le soient guères. On doit traiter ces derniers par les moyens ordinaires, et chercher plutôt à les amener à suppuration par des applications émollientes ou stimulantes, qu'à les résoudre par des répercussifs.

Outre les autres remèdes que j'ai indiqués contre la malignité, j'ai souvent employé

avec succès dans nos fièvres malignes, des *lavages* par tout le corps, faits plusieurs fois par jour, avec de l'eau fraîche, ou de la bière écumeuse. Je ne connois point de moyen dont l'effet soit plus prompt pour abattre une grande chaleur, faire cesser le délire, et ramener un sommeil paisible. Pour cet effet, le malade doit être étendu sur une table entièrement nud; deux personnes sont auprès de lui; l'une tient un plat rempli d'eau froide, dont elle le lave rapidement par tout le corps, au moyen d'une éponge; l'autre tient des linges chauds, pour l'essuyer immédiatement après; ensuite on lui met une chemise chaude, et on le replace dans son lit. S'il est trop foible pour pouvoir être ainsi transporté, ces lavages peuvent se faire dans son lit même, et sans le déplacer, en ayant soin de passer sous lui une toile cirée, pour que le lit ne se mouille pas.

Enfin, si la fièvre est contagieuse, les meilleurs moyens d'arrêter les progrès de la contagion sont détaillés dans une Instruction que je rédigeai en 1801 sur l'invitation de M. d'Eymar, alors Préfet du Léman, qui la fit imprimer et distribuer à toutes les autorités et à tous les officiers de santé du département (1). Peu de

(1) Se trouve chez J. J. Paschoud, Imprimeur-Libraire, à Genève et à Paris.

tems après, elle fut publiée et distribuée de même dans le département de la Dyle (1).

(1) Voyez la *Bibliothèque Britannique, Sc. et arts.* Vol. XVII. p. 390-400. Comme il n'y a point de plus grand fléau que les fièvres contagieuses, que dès qu'elles se manifestent dans une ville ou dans un village, il importe infiniment plus de les empêcher de se propager que de les guérir, que l'instruction dont je parle est d'ailleurs applicable à tous les genres de contagion, qu'elle ne peut qu'être très-utile à d'autres égards, et que par tous ces motifs elle ne sauroit être trop répandue, je crois devoir la transcrire ici textuellement, à l'exception du préambule dans lequel j'expose surtout par quels motifs je préfère les fumigations nitriques à celles d'acide muriatique simple ou oxigéné qui ont été recommandées par M. Guiton de Morveaux.

Instruction sur les moyens de purifier l'air et d'arrêter les progrès de la contagion.

ART. I. Lorsqu'un appartement sera infecté de mauvaises odeurs, il suffira, pour les dissiper entièrement d'y faire une ou deux fumigations de la manière suivante :

Après avoir fermé les portes et les fenêtres de la chambre dont on veut purifier l'air, on versera dans un verre à pied ordinaire une ou deux cuillerées à café d'acide sulfurique concentré, connu dans le commerce sous le nom d'*huile de vitriol*. On y jettera ensuite peu à peu une égale quantité de nitre en poudre, en remuant le mélange avec un petit bâton de verre. Il s'en échappera à l'instant une fumée ou vapeur blanche qui se répandra dans toute la chambre et la

2.^d ORDRE (*Phlegmasies*).*Des maladies inflammatoires en général.*

Toutes les maladies inflammatoires ont un foyer local, soit extérieur et marqué par la

remplira entièrement comme un brouillard épais. Au bout d'une heure, cette vapeur s'affaîssera et disparaîtra. Alors on ouvrira portes et fenêtres pour renouveler l'air. Si une seule fumigation ne suffit pas pour dissiper l'odeur, on la réitérera le soir ou le lendemain.

Si la salle ou le local qu'on veut purifier est très-vaste, il sera plus convenable de faire plusieurs fumigations à la fois avec les doses prescrites, que de n'en faire qu'une seule avec une plus grande masse d'ingrédients. Une demi-once d'acide sulfurique, faisant à peu près deux cuillerées à café, et autant de nitre, suffiront pour une chambre qui auroit une capacité de 35 mètres cubes, c'est-à-dire à peu près 10 pieds de long, 10 pieds de large et autant de haut. Si elle est plus grande, il faudra un plus grand nombre de verres fumigatoires avec la même dose d'ingrédients dans chacun d'eux, surtout s'il est question de détruire quelque levain contagieux. Car s'il ne s'agit que de dissiper de mauvaises odeurs, une dose beaucoup moins forte sera suffisante.

Observez que l'acide sulfurique étant incomparablement plus actif que l'eau-forte, ne doit être manié qu'avec précaution. Il brûleroit à l'instant toutes les substances combustibles sur lesquelles on en verseroit; et si l'on remuoit le mélange avec un instrument métallique ou de bois, l'action de l'acide sur l'instrument dénatur-

chaleur, la rougeur et la tension douloureuse de la partie affectée, soit intérieur et présumé

reroit la vapeur, et la rendroit peut-être malfaisante. C'est pourquoi on recommande de n'employer à cet effet que du verre.

II. Lorsqu'il y aura actuellement dans la chambre qu'on veut purifier un ou plusieurs malades atteints de quelque maladie contagieuse, et spécialement de fièvre continue, putride, nerveuse ou maligne, il faudra avoir soin de la parfumer de la même manière le matin et le soir pendant tout le tems que durera la maladie, en observant, dans ce cas-là, de porter successivement et lentement les verres fumigatoires dans tous les coins de la chambre, et spécialement sous le lit du malade et autour de lui, de manière que la vapeur pénètre partout, et que les draps, les couvertures et les rideaux en soient bien imprégnés.

Dans les intervalles des fumigations complètes, on fera bien de tenir toujours à côté du lit de chaque malade un verre contenant seulement un ou deux deniers de nitre, et autant d'acide sulfurique, en ayant soin de remuer de tems en tems le mélange, et de le renouveler deux fois par jour.

III. Il faudra en même tems avoir soin d'établir constamment dans la chambre et autour du malade des courans d'air, soit en allumant du feu à la cheminée, s'il fait froid, soit en tenant une partie des rideaux ouverts, de manière, cependant, à ne pas lui donner trop de jour, soit enfin en ouvrant fréquemment les portes et fenêtres, s'il fait chaud.

Il faudra aussi observer la plus grande propreté, balayer fréquemment le plancher, enlever toutes les

par la douleur locale, et l'altération des fonctions de l'organe subjaçant.

ordures, avoir soin que jamais les urines et les excréments du malade ne séjournent dans la chambre, qu'il change souvent de linge, que celui qu'il quitte soit à l'instant plongé dans l'eau, rincé, étendu à l'air, séché et parfumé.

IV. Lorsqu'il s'agira d'un hôpital, il sera nécessaire en outre 1.^o d'avoir constamment des salles de rechange pour pouvoir évacuer fréquemment les malades de l'une dans l'autre, afin de bien purifier celles qu'ils auront quittées, soit par les fumigations dont on vient de parler, soit en lavant soigneusement les bois de lits, le plancher et les lambris avec du vinaigre, ou ce qui vaudroit mieux encore avec de l'acide muriatique. 2.^o De réserver toujours deux de ces salles, l'une, pour en faire une salle de bains, dans laquelle chaque nouveau malade, à sa réception dans l'hôpital, devra être dépouillé de tous ses habillemens, plongé dans l'eau et bien lavé, avant de le transporter dans le lit qui lui sera destiné, pendant que dans l'autre salle, qui devra être réservée aux fumigations, on parfamera soigneusement toutes ses hardes avec du soufre brûlé, ou avec le gaz nitrique.

V. Lorsqu'il s'agira d'une prison, on observera aussi les mêmes précautions; on aura des salles de rechange, pour évacuer fréquemment les prisonniers de l'une dans l'autre, une salle de bains pour laver et nettoyer chaque nouveau venu au moment de son incarcération, une salle de fumigations pour ses hardes, etc. Mais s'il y a des malades dans la prison, il sera toujours plus convenable de les transporter dans l'hôpital le

Toute inflammation se termine 1. ou par résolution, 2. ou par adhésion, 3. ou par

plus voisin. Si cela est impossible, il faudra au moins avoir dans la prison deux ou trois salles destinées à servir d'infirmérie, et dans lesquelles on aura soin de faire très-régulièrement les fumigations avec l'acide sulfurique et le nitre, particulièrement si les malades sont atteints de quelque maladie contagieuse, et surtout de la fièvre nommée *Fièvre des Prisons*.

En observant bien exactement toutes ces précautions, on aura la certitude que la maladie ne se communiquera point à ceux qui les servent, que les malades eux-mêmes ne s'en trouveront que mieux, qu'aucune des personnes présentes aux fumigations n'en sera incommodée, qu'elles entretiendront toujours l'air dans un grand degré de pureté, détruiront les mauvaises odeurs, et empêcheront efficacement la propagation d'un des plus terrible fléaux qui affligent l'humanité.

Quoique l'efficacité des fumigations ait surtout été éprouvée dans les fièvres malignes et contagieuses, qui doivent leur origine au rassemblement d'un grand nombre d'hommes dans un espace resserré, et qui se manifestent fréquemment dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les camps et sur les vaisseaux de transport, il y a lieu de croire cependant, qu'elles ne seroient pas moins efficaces dans tous les genres de contagion. Déjà leur salutaire influence a été reconnue dans la dysenterie et dans la fièvre rouge. Elles se sont aussi trouvées singulièrement utiles pour la guérison des ulcères contagieux, fétides et de mauvaise nature. Dans la coqueluche même, elles ont été essayées avec une apparence de succès; et loin que les malades en

suppuration , 4. ou par induration (squirrhe) ,
5. ou par gangrène.

fussent incommodés, ils n'en ont été que plus promptement guéris.

On ne sauroit donc trop recommander d'y avoir recours dans toutes les maladies contagieuses , de quelque nature qu'elles soient , sans négliger cependant les autres préservatifs dont l'efficacité a été bien constatée (1). Il est probable qu'elles réussiroient également bien pour la purification des étables et des écuries , dans les cas d'épizootie ou maladie des bestiaux. On doit au moins les employer de préférence au vinaigre , au genièvre et à tous les genres de parfums , dans tous les cas d'infection , dans la chambre des morts , dans les appartemens qui ont été long-tems fermés , etc.

Mais on ne doit jamais oublier en en faisant usage , qu'il est essentiel en même tems , d'observer la plus grande propreté , de renouveler fréquemment l'air , et de le faire circuler librement autour des malades. Si ces précautions seules n'ont pas toujours réussi jusqu'à présent pour écarter les dangers de la contagion , si cette considération les a trop fréquemment fait négliger , quoique tant de fois recommandées , elles sont indispensables aujourd'hui pour assurer le succès des fumigations , avec le secours desquelles on peut compter sur leur prompte et entière réussite. Ce n'est que par

(1) La vaccination , par exemple , est un préservatif contre la contagion de la petite vérole , bien préférable aux fumigations , parce que , même en supposant que celles-ci soient capables de détruire ce genre de contagion , ce qui est probable , mais non encore démontré , elles n'écarteroient que le danger du moment , au lieu que la vaccination en met à l'abri pour toujours.

On doit toujours tenter la résolution, surtout dans les inflammations intérieures, par la diète, le repos, les saignées générales et locales, le nitre et les autres réfrigérans (N^{os}. 14. 15. 24 et 26), les laxatifs, les fomentations, les cataplasmes émolliens, les vésicatoires. C'est ce qu'on appelle le *traitement antiphlogistique*.

Si la suppuration a lieu et qu'on puisse donner issue au pus, soit par des cataplasmes et des fomentations qui favorisent une rupture spontanée, soit en ouvrant l'abcès, il faut le faire, de peur que le pus par son séjour ne ronge les organes subjacens, ou ne produise d'autres maux. Car si la suppuration est intérieure, et que le pus n'ait point d'issue (1), il en résulte ordinairement ou une mort subite par la rupture de l'abcès dans quelque cavité,

la réunion de tous ces moyens de salut, et en persévérant dans leur emploi, qu'on peut se flatter de parvenir enfin à extirper tous ces germes de destruction qui ont si fréquemment fait la désolation du monde.

(1) On voit quelquefois des inflammations intérieures de la poitrine ou du bas-ventre, qui se terminent par suppuration, et dans lesquelles le pus se fait jour ou par l'expectoration, ou par les selles: quoique fort dangereuse encore dans ces cas-là, la maladie est cependant susceptible ou de se guérir complètement, ou de dégénérer en une infirmité habituelle, qui n'empêche pas le rétablissement de la santé à d'autres égards.

ou une *hectique*, ou fièvre lente et continue avec redoublemens quotidiens, grande maigreur, sueurs et diarrhées colliquatives, aphtes, œdème aux jambes, etc. Cette maladie devient mortelle, si par le lait d'ânesse, le kina, l'extrait de ciguë, donné en doses graduellement augmentées tant que le malade peut le supporter, on ne parvient pas à favoriser le repompe-ment du pus, au point de calmer la fièvre, et de guérir l'ulcère par adhésion.

Si l'inflammation devient gangréneuse, ce qui se connoît, lorsque son foyer est visible, par la lividité et l'insensibilité de la partie affectée, et dans tous les cas par la foiblesse ou la nullité du pouls, il faut sur-le-champ recourir au kina en grandes doses à l'intérieur, et aux applications de charbon à l'extérieur (N°. 52).

Il y a trois sortes de maladies inflammatoires ; 1. celles dans lesquelles l'inflammation est extérieure ; 2. celles dans lesquelles elle est intérieure ; 3. celles dans lesquelles il y a plutôt une disposition inflammatoire qu'une véritable inflammation, et qu'on peut appeler des *inflammations bâtarde*s.

1.^{er} FAISCEAU.*Des inflammations extérieures.*

Les inflammations extérieures sont le *Phlegmon*, l'*Erysipèle*, l'*Ophtalmie*, et l'*Esquinancie*. Les remèdes résolutifs ne sont pas aussi nécessaires dans ces maladies que dans les inflammations intérieures, parce que la suppuration qui dans celles-ci est presque toujours mortelle, est pour l'ordinaire dans celles-là sans conséquence. Plusieurs des inflammations extérieures sont pour l'ordinaire des maladies locales, exemptes de fièvre; mais comme elles ne diffèrent des autres maladies inflammatoires que par l'intensité des symptômes, que le traitement en est le même, et que souvent elles dégénèrent en maladies générales, on ne peut en bonne Nosologie, leur assigner une autre place.

1.^{er} GENRE.*Du Phlegmon.*

Le *Phlegmon* est l'inflammation d'une partie extérieure, caractérisée par une grande chaleur, une rougeur vive, une tumeur circonscrite, élevée en pointe, tendant à suppuration, avec une douleur pulsative.

Il se guérit par les cataplasmes émolliens. Lorsque la suppuration est bien formée, ce qui se distingue par le ramollissement de la tumeur, ou si le mal est profond, par la fluctuation, et quelquefois par l'œdème, il faut ouvrir profondément l'abcès, et purger une ou deux fois le malade, pour prévenir les rechutes.

Dans les *Clous*, ou *Furoncles*, qui sont de petits Phlegmons, saillans, durs, d'un rouge vif, dans le centre desquels le pus est accumulé autour d'un noyau dur et fibreux, la sortie de ce noyau n'est pas moins nécessaire que celle du pus.

Dans le *Panaris* qui est un Phlegmon très-douloureux, situé sous l'ongle, ou sous l'extrémité du tendon fléchisseur des doigts, j'ai vu, après l'ouverture de l'abcès, réussir parfaitement bien pour nettoyer la plaie, et faciliter sa cicatrisation, les bains de solution de potasse ou de cendres de sarment.

Les Phlegmons qui surviennent aux seins des nourrices (*Mastodynia*) ont rarement besoin d'être ouverts. Ils se résolvent souvent par des embrocations avec l'onguent mercuriel.

Ceux qui se forment dans le conduit auditif externe (*Otalgia*) sont très-douloureux. On calme la douleur, et l'on facilite la résolution de l'abcès par des injections faites avec de

l'huile tiède, du baume tranquille, ou du laudanum liquide.

Ceux qui se forment sur les gencives, et qui produisent ce qu'on appelle une *Fluxion* (*Parulis*) servent souvent de crise aux violens maux de dents et exigent pour leur résolution des applications émollientes et des gargarismes adoucissans, tels qu'une simple décoction de racine d'althéa coupée avec du lait. L'air froid les durcit.

2.^d GENRE.

De l'Erysipèle.

L'*Erysipèle* est une inflammation d'un rouge violet, d'un contour inégal, gagnant de place en place, presque sans tumeur, accompagnée d'une douleur brûlante sans pulsations, sur laquelle surviennent souvent des phlyctènes ou vessies remplies d'une sérosité âcre, et qui se termine par une desquamation de l'épiderme en écailles.

On en rencontre dans la pratique cinq variétés ou espèces différentes, qu'il importe de distinguer, soit à raison de la cause qui les produit, soit en considération du traitement qu'elles exigent.

a. La plus formidable est l'*Anthrax* ou le *Charbon*, furoncle malin très-douloureux, peu

élevé, gangréneux au sommet, entouré d'une violente inflammation érysipélateuse avec fièvre maligne, et dans lequel l'escarre gangréneuse s'étend promptement en cercle autour du foyer, laissant après elle, quand elle tombe, un grand ulcère difficile à cicatriser et qui suppure abondamment. C'est une maladie terrible, et souvent mortelle, mais heureusement rare dans nos climats, venant quelquefois spontanément, mais pour l'ordinaire produite par une espèce de contagion, pour avoir touché ou soigné des bêtes à corne atteintes de la pulmonie.

Elle se guérit par le kina en grandes doses, l'application réitérée des sangsues, de profondes scarifications, les bains, les fomentations, les cataplasmes de charbon avec de l'opium et du camphré. Sur la fin, il faut purger fréquemment le malade, entretenir toutes les sécrétions, et s'il survient des douleurs dans d'autres parties du corps, les couvrir de grands vésicatoires.

b. *Le Feu de St. Antoine*, appelé simplement *Erysipèle* (*Erysipelas Rosa*). C'est une maladie qui n'est ni épidémique, ni contagieuse, et à laquelle on devient d'autant plus sujet qu'on en a été plus fréquemment atteint. Voici sa marche. Après un ou deux jours d'une

forte fièvre, communément accompagnée de nausées et de vomissemens, il se manifeste au visage, au col, aux bras, ou aux jambes, rarement au tronc, une grande tache d'un rouge vif et uniforme, s'étendant de proche en proche, communément parsemée de grandes phlyctènes, mais peu nombreuses. Cette inflammation qui, loin de faire cesser la fièvre, ne fait que l'augmenter, dure de cinq à neuf jours, et se termine par desquamation.

Quelquefois elle se porte sur les organes intérieurs, particulièrement sur le cerveau, si l'Erysipèle est au visage; et alors c'est une maladie grave et dangereuse, dans laquelle il survient très-promptement des symptômes de malignité. Il faut dans ce cas se hâter de rappeler l'inflammation à la peau, par des vésicatoires, des sinapismes, ou d'autres rubéfians, et employer d'ailleurs le même traitement que si la maladie étoit idiopathique.

Quelquefois encore, lorsque l'Erysipèle affecte les extrémités, il produit une suppuration subcutanée qui, loin d'être contenue et circonscrite par le tissu cellulaire, comme dans les abcès phlegmoneux, le ronge au loin, gagne les interstices des muscles, et y engendre un grand nombre de fistules, par lesquelles le pus cherche à se faire jour, tellement qu'il se trouve

quelquefois répandu dans tout le bras ou dans toute la jambe, avant qu'on s'en soit douté. Les douleurs, le gonflement, l'œdème et la fluctuation dans le membre affecté sont les principaux indices du mal, qui ne laisse de ressource que dans de profondes ouvertures et contr'ouvertures, qu'on fait communiquer les unes avec les autres par des mèches, pour donner issue au pus.

Ces deux accidens arrivent surtout si l'on a employé pour calmer l'inflammation des applications répercussives, telles que l'eau de Goulard, ou émollientes, telles que les cataplasmes et les fomentations. Les seules qu'il soit convenable de faire sont les feuilles fraîches d'herbe à Robert, de Patience, de Pas-d'âne, ou de sureau, ou la farine d'avoine ou de seigle, légèrement grillée. La fièvre n'exige d'ailleurs qu'un traitement antiphlogistique général par la diète, le régime, et quelques réfrigérans. Si elle est forte, une ou deux saignées suffisent pour la calmer, à moins de quelque métastase sur les organes intérieurs.

Quelquefois, mais rarement et seulement lorsque l'Erysipèle affecte les jambes, les phlyctènes dégénèrent en ulcères gangréneux, difficiles à guérir, et qu'il seroit dangereux de cicatriser trop brusquement ou sans avoir au

préalable établi un cautère, ou quelque autre exutoire propre à prévenir de dangereuses métastases. Enfin, j'ai vu, mais plus rarement encore, l'Erysipèle devenir gangréneux et promptement mortel, sans ulcérations. Dans deux de ces cas, où le siège du mal étoit au visage, il gagna toute la tête, qui devint d'une grosseur énorme, tout-à-fait livide, et horriblement hideuse. Dans un autre, où l'Erysipèle s'étoit d'abord manifesté sur un bras, il se multiplia sur toute la surface du corps, qui se couvrit de grandes taches livides, et le malade périt dans l'espace de trois jours.

c. Le Feu sacré (*Erysipelas zoster*). Celui-ci qui n'affecte guères que le tronc (1), est caractérisé par de grandes taches rouges, recouvertes d'une multitude de petites phlyctènes très-douloureuses, accumulées en forme de grappes, avec peu ou point de fièvre. Au bout

(1) J'en ai pourtant vu en dernier lieu un cas, dans lequel il se manifesta tout à la fois par grappes détachées, sur la partie supérieure de la poitrine au-dessus du sein, au col, au-dessous de l'oreille, à la joue, à la nuque, et jusque dans le cuir chevelu, ce qui rendit le malade très-malheureux par l'impossibilité d'appuyer sa tête, ni du côté affecté, ni de l'autre. La maladie suivit d'ailleurs dans ce cas-là sa marche ordinaire.

de cinq à sept jours, ces boutons sèchent, en noircissant, comme s'ils menaçoient de gangrène, qui n'a pourtant jamais lieu; mais les douleurs durent souvent encore pendant deux ou trois semaines, et jusqu'à ce que les croûtes tombent. Les applications qui réussissent le mieux pour les calmer sont au commencement les feuilles de chou, et sur la fin un simple cérat fait avec de la cire et de l'huile d'olive. La maladie n'exige d'ailleurs aucun traitement particulier; mais après la dessiccation il convient de purger une ou deux fois le malade.

d. La brûlure (*Combustura*). C'est un Erysipèle produit par le contact d'un corps excessivement chaud. Si l'on peut prévenir les phlyctènes, et ce que j'ai toujours vu réussir le mieux dans ce but, c'est l'application immédiate de l'huile d'olives, ou de l'axonge bien fraîche (1), la brûlure se guérit facilement par résolution. Sinon, elle produit ordinairement une suppuration superficielle qui dégénère en plaies très-difficiles à cicatriser, à cause de la destruction de la peau, et dangereuses, si la brûlure est bien étendue, par l'inflammation générale qui en résulte. Un traitement antiphlogistique, plus ou moins sévère, proportionné-

(1) V. la *Bibl. Brit. sc. et arts.* vol. XL. p. 337.

ment à la gravité de la maladie, et des applications sédatives et adoucissantes, telles que la pommade de Goulard, ou un cérat simple, avec addition d'opium, en cas de grandes douleurs, sont ce qu'il y a de mieux à faire pour la guérison du malade.

e. L'Excoriation (Intertrigo). C'est une inflammation érysipélateuse, produite soit par l'âcreté de la sueur et des urines, soit par trop d'embonpoint, soit par une longue compression. Elle se manifeste surtout dans les plis des articulations des petits enfans, sous les seins des nourrices qui ont beaucoup de lait, et au croupion des malades qui ont resté long-temps couchés sur le dos. Elle se guérit en saupoudrant la partie enflammée de lycopode, de fleurs de zinc, de pierre calaminaire, d'amidon, ou de quelque autre substance dessiccative.

Derrière les oreilles des petits enfans, elle fait souvent l'office d'un cantère, et facilite la dentition; on l'entretient avec des feuilles de poirée. Mais je l'ai vue quelquefois dégénérer soit là, soit dans les plis du col, en une espèce de gangrène grise très-dangereuse, et contre laquelle il m'a paru que le meilleur remède est un onguent composé d'onguent d'althéa, de litharge et d'opium (N°. 33).

Celle qui se manifeste au croupion des personnes alitées depuis long-temps, dégénère souvent aussi en escarres noires et gangréneuses, sous lesquelles s'engendrent des ulcères rongeans et de mauvaise nature, qui exigent le kina en grandes doses à l'intérieur, et des pansemens avec l'onguent de styrax, ou le charbon à l'extérieur.

3.^e GENRE.

De l'Ophthalmie.

L'Ophthalmie, ou Inflammation de l'œil, se manifeste par la rougeur et la douleur de cet organe qui devient extrêmement sensible à la lumière. Il y en a deux espèces; 1. celle du globe, qui, quand elle ne se termine pas par résolution, laisse des taches ou de l'opacité sur la cornée qui empêchent ou troublent la vision; 2. celle des paupières, qui ulcérant les petites glandes dont elles sont garnies, produit beaucoup de chassie, empêche l'œil de s'ouvrir, et fait tomber les cils.

L'une et l'autre sont souvent fort opiniâtres, et exigent l'application réitérée des sangsues près de l'œil, et des épispastiques à la tempe (N^o. 54), ou des vésicatoires derrière les oreilles, ou à la nuque, des purgatifs irritans,

(N^{os}. 7 et 8) des collyres avec du vitriol blanc (N^o. 35), du sucre de saturne ou des fleurs de zinc (N^o. 36), et s'il y a beaucoup de chaleur et d'irritation, des applications émollientes, comme une infusion de mauves tiède, un léger cataplasme, etc. Dans ce dernier cas, il faut avoir soin de faire chauffer les collyres avant de s'en servir. L'application de l'eau froide n'est convenable que lorsque l'inflammation est plutôt passive qu'active, c'est-à-dire, lorsque la rougeur de l'œil dépend bien plus de l'atonie et du relâchement des vaisseaux, que d'une augmentation réelle dans leur action, augmentation qui exige au contraire de fréquentes applications d'eau chaude.

Dans la première espèce, on peut de plus faire tous les jours de très-légères scarifications sur la conjonctive (1), ou si l'inflammation est

(1) Le meilleur instrument pour faire ces scarifications est un petit faisceau ou balai composé des barbes d'un épi d'orge, qu'on promène très-légèrement sur la membrane, dans une direction contraire à celle des piquans de manière à ne tirer que quelques gouttes de sang. J'ai vu plusieurs fois réussir admirablement bien ce genre de scarifications, qui sont tellement superficielles, qu'elles se cicatrisent très-promptement, et peuvent se répéter tous les jours, tandis que celles qu'on fait avec un bistouri, quelque légères qu'elles soient, sont presque

très-douloureuse, injecter, ou laisser tomber deux fois par jour dans l'œil une goutte de laudanum liquide, ou d'une solution aqueuse d'opium (N°. 37).

Dans la seconde, je me sers avec succès d'une pommade mercurielle fort affoiblie (N°. 38), ou faite avec le précipité rouge ou du sublimé incorporé dans du beurre frais (N°. 39), ou combinée avec les fleurs de zinc et l'opium (N°. 40). On se sert de l'une ou de l'autre de ces pommades pour en oindre les paupières avec un pinceau, ou en insérer le soir la grosseur de la tête d'une épingle dans le coin de l'œil du côté du nez (1).

4.° GENRE.

De l'Esquinancie.

L'Esquinancie (Cynanche tonsillaris).

Le gonflement inflammatoire des amygdales, de la luette et du voile du palais, joint à la douleur que le malade éprouve en avalant, caractérisent suffisamment cette maladie, qui,

toujours trop profondes pour pouvoir être répétées aussi fréquemment qu'il le faudroit pour en tirer parti, et font souvent plus de mal que de bien.

(1) L'effet de cette pommade est surtout d'empêcher que les paupières ne se collent pendant la nuit.

dans ce pays, n'est presque jamais dangereuse. Elle se termine souvent par résolution. Mais souvent aussi il se forme des abcès dans les amygdales qui s'annoncent presque toujours par un serrement spasmodique, et permanent de la mâchoire, lequel ne permet pas d'ouvrir la bouche, et qui augmente beaucoup la difficulté de la déglutition.

La rupture de ces abcès se fait successivement ou tout d'un coup dans l'espace de cinq à sept jours. Dans ce dernier cas, le malade, après avoir craché beaucoup de pus et de sang, passe subitement de l'état le plus angoissant et le plus pénible à un bien-être complet.

L'esquinancie est souvent périodique. J'en ai été moi-même atteint régulièrement tous les trois ans, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de trente-cinq. Au commencement, j'avois recours à la saignée, aux sangsues, aux vésicatoires, etc. Mais quand j'ai vu que tout cela étoit inutile et ne faisoit que prolonger la maladie en retardant la suppuration, sans la prévenir, je me suis abstenu tant pour moi que pour d'autres malades, de tout autre remède que de simples gargarismes, avec du miel, du vinaigre et de l'eau, ou avec quelque mucilage et un peu de borax, s'il y a des aphtes (N°. 41). Je tiens le malade à la diète; je préviens la cons-

tipation par des lavemens ; et après la suppuration , je termine la cure par un purgatif.

Quelquefois l'esquinancie a son siège dans le pharynx (*Cynanche pharyngea*) ou dans l'œsophage (*Cynanche œsophagea*) fort au dessous des amygdales , et jusque près du cardia , ce qu'on reconnoît par la difficulté de la déglutition avec un sentiment d'angoisse et d'obstacle au passage des alimens. Si la maladie est légère, le régime antiphlogistique seul , et le sirop de mûres pris pur et par petites cuillerées , suffisent pour la guérir. Mais pour peu que les symptômes aient d'intensité , il faut avoir recours à la saignée et aux vésicatoires , pour prévenir la suppuration , qui pourroit dégénérer en ulcères rongeurs et difficiles à cicatriser. J'ai vu une maladie grave de ce genre , qui dura plusieurs mois , et où après avoir inutilement employé un grand nombre de remèdes , je parvins enfin à arrêter les progrès de la suppuration et à guérir la maladie par l'extrait de ciguë , donné en doses graduellement augmentées (1).

(1) J'ai publié l'histoire de cette maladie dans une note de la *Bibl. Brit. Sc. et Arts. Vol. XXXVIII*, p. 58 ; à la suite de quelques cas analogues rapportés par le Dr. Percival. Comme elle présente un exemple très-remarquable de ce genre d'affection , et des bons effets de la ciguë dans les cas de suppuration intérieure ,

Les nosologistes (Sauvages et Cullen) placent ici, comme une espèce d'esquinancie, et sous

je crois devoir la transcrire ici. — » En 1783, je fus appelé à voir en Suisse une demoiselle de 21 à 22 ans, d'un tempérament sanguin, très-irritable, et d'une grande sensibilité. Je la trouvai atteinte d'une fièvre lente, en conséquence d'un mal de gorge singulier. On n'apercevoit rien d'extraordinaire dans le pharynx; mais elle ne pouvoit absolument avaler aucun aliment solide, et les liquides mêmes ne passaient qu'en très-petite quantité à la fois, très-lentement, avec beaucoup de douleur et de difficulté. On les entendoit descendre comme par cascades. A chaque arrêt, ils produisoient de vives souffrances, des spasmes, des contractions et des soubresauts convulsifs. On me raconta que six semaines auparavant, jouissant d'une parfaite santé, mais ayant ses règles, elle avoit, en prenant le thé, reçu des nouvelles qui lui avoient fait de la peine; à l'instant, ses règles s'étoient arrêtées, elle avoit eu le cœur serré, et s'étoit trouvée dans l'impossibilité absolue de rien avaler. Bientôt il étoit survenu des accidens nerveux, de la fièvre et des douleurs. On l'avoit saignée, on avoit eu successivement recours aux bains, aux vésicatoires, aux sinapismes, aux antispasmodiques, aux calmans. Tout avoit été inutile. J'essayai encore plusieurs autres remèdes sans succès. Le lait d'ânesse ne passa pas mieux que les autres alimens, et ne lui fit aucun bien. Un médecin beaucoup plus ancien que moi fut consulté. Il conseilla un sirop mercuriel, qui augmenta beaucoup l'irritation et les douleurs. Il survint de la toux, ou pour mieux dire des vomissemens, qui

le nom de *Cynanche parotidea*, une maladie qui est fréquemment épidémique et contagieuse, vulgairement appelée les *Oreillons* ou les *Ourles*. Elle se manifeste par un gonflement dans les glandes parotides, d'abord peu considérable, mais qui prend ensuite tout le col, quelquefois d'un seul côté, mais pour l'ordinaire, des deux côtés à la fois, avec beaucoup de bouffissure, et une fièvre plus ou moins considérable. Le malade éprouve communément aussi un peu de difficulté à avaler, mais qui paroît dépendre de l'engouement de la mâchoire et des muscles du col, plutôt que du

chaque fois que la malade faisoit des efforts pour avaler, amenoient des matières purulentes, teintes de sang, et qui annoncoient évidemment quelque ulcération dans l'œsophage. Au bout de quelques mois, j'essayai enfin l'extrait de ciguë, délayé dans de l'eau, mais d'abord en très-petites doses. Elles les supporta beaucoup mieux que je n'aurois osé m'y attendre; et comme il parut dès le premier jour adoucir ses souffrances, on en augmenta la dose. Elle fut successivement portée jusqu'à 80 grains par jour, et au-delà, avec un succès toujours croissant. La malade encouragée par les bons effets de ce remède, persista long-tems dans son usage, et enfin dans l'espace de cinq à six semaines, la déglutition redevint facile et naturelle, tous les symptômes de la maladie disparurent, et j'obtins une guérison complète et solide.

pharinx. — La durée de la maladie n'est guères que de trois à cinq jours, tout au plus sept. Sur la fin, et lorsque le gonflement des parotides commence à diminuer, il en survient quelquefois un analogue aux testicules, ou aux seins, qui grossissent et durcissent beaucoup; et alors la fièvre se prolonge de quelques jours; mais je ne l'ai jamais vue avoir aucune mauvaise suite. On trouve cependant dans les Auteurs (1), des exemples de symptômes de malignité, survenus dans le cours de la maladie, et qui l'ont rendue promptement mortelle. Quoiqu'il en soit, telle que je l'ai vue, elle n'exige aucun remède particulier. Il suffit de tenir le malade au régime, et de le bien garantir de l'humidité, du froid et des courans d'air, pendant la maladie; après quoi, il est convenable de le purger une ou deux fois.

2.° FAISSEAU.

Des inflammations intérieures.

Les principales inflammations intérieures sont le croup, la phrénésie, l'inflammation de poitrine, l'inflammation d'entrailles, et la colique néphrétique.

(1) Voy. *Cullen's First Lines of the Practice of Physick.*
§ 332 et 333.

1.^{er} GENRE.*Du Croup.*

Le Croup, (*Tracheitis* , ou *Cynanche Trachealis*) est une inflammation de la membrane interne du larynx ou de la trachée artère ; maladie perfide et souvent mortelle dans l'espace de deux ou trois jours , qui se manifeste tout d'un coup comme un accès de suffocation , avec de la fièvre , une respiration difficile , une inspiration bruyante , une toux retentissante , une voix rauque , et une légère douleur au milieu du gosier. Si l'on ne peut empêcher la suppuration , le malade crache quelquefois des fragmens de membranes purulentes , qui ont la forme de la trachée , ou bien le pus filtre le long de ce conduit dans les bronches , et suffoque le malade.

C'est pourquoi , dès la première apparence des symptômes , il faut très - promptement et à plusieurs reprises appliquer des sangsues et des vésicatoires près de la partie affectée , mais si la maladie s'annonce avec une grande violence , et qu'une saignée au bras soit praticable , c'est par où il faut commencer. Après ces premières évacuations , les moyens de guérison qui m'ont le mieux réussi , sont les bains tièdes , et de légers émétiques. Lorsqu'on est

éloigné de secours, il faut, dès les premiers momens et en attendant qu'on puisse saigner le malade, ou lui mettre des sangsues, il faut, dis-je, lui appliquer sur le col un cataplasme émollient, fréquemment renouvelé.

Si la fièvre cesse, et que le mal revienne par accès, ou que dès le commencement la maladie soit évidemment plus spasmodique qu'inflammatoire, celui de tous les antispasmodiques qui a le mieux réussi, c'est l'assafœtida (N°. 42). Mais l'on ne sauroit être trop sur ses gardes contre l'inflammation, et j'ai vu périr au quatrième accès un enfant dont la maladie s'étoit manifestée comme une fièvre tierce, avec des intermissions complètes de deux jours l'un; à l'ouverture du corps, nous trouvâmes la trachée tapissée d'une membrane purulente fort épaisse, et les bronches remplies de pus (1).

(1) Cette maladie a singulièrement attiré en dernier lieu l'attention des médecins et du gouvernement. Elle est devenue l'objet d'un grand concours. L'une des questions proposées dans le Programme étoit relative à son origine et à sa fréquence actuelle. Voici ce que j'aurois répondu sur cette question, si j'avois été disposé à concourir. — On trouve sans doute dans les anciens auteurs quelques observations isolées, qui ont quelque rapport avec le croup. Mais certainement cette maladie étoit incomparablement plus rare autrefois qu'aujourd'hui. Je crois pouvoir affirmer que depuis quinze ans, elle est

2.^d GENRE.*De la Phrénésie.*

2. La *Phrénésie* (*Phrenitis*) est une inflammation du cerveau, ou des méninges, mar-

devenue, au moins à Genève, beaucoup plus commune qu'elle ne l'était auparavant. J'ai commencé à pratiquer ici la médecine sur la fin de 1773. Dès lors jusqu'au 1.^{er} janvier 1784, je n'ai vu qu'un seul croup bien caractérisé. Cependant durant ces dix premières années, j'ai vu un très-grand nombre de malades de tout âge, dans tous les quartiers de la ville, et dans toutes les classes de la société. Dans les dix années suivantes, depuis le premier janvier 1784 jusqu'à la fin de 1793, et c'est pendant ces dix ans que ma pratique a été la plus étendue, j'ai écrit soigneusement et de jour à jour l'histoire de tous les malades que j'ai vus, au nombre de 14 à 15000, parmi lesquels il n'y a que deux cas de croup, et encore dans l'un de ces deux cas, la guérison fut si facile et si promptement opérée par un simple cataplasme, que quoiqu'il présentât la réunion de tous les symptômes qui caractérisent la maladie, je suis fort tenté de la considérer comme une indisposition accidentelle et fugitive, plutôt que comme un véritable croup. Si donc on m'avoit interrogé en 1794 sur la fréquence du croup à Genève, j'aurois certainement répondu que cette maladie y étoit très-rare. Cependant elle y est devenue dès lors beaucoup plus fréquente, puisque dans ces seize dernières années, quoique ma pratique dans les classes inférieures de la société, ait

quée par une fièvre ardente, un violent mal de tête, la rougeur du visage et des yeux, un délire féroce ou sourd. Cette maladie est communément dans ce pays la suite d'une longue exposition au soleil.

Outre les saignées, les sangsues, les vésicatoires et le traitement antiphlogistique poussé avec vigueur, ce qui réussit le mieux pour sa guérison, c'est l'application d'une vessie à moitié remplie de glace sur la tête. On l'ôte quand le visage du malade pâlit ou se refroidit; on la remet, tant que les symptômes l'exigent, quand il reprend sa chaleur et sa rougeur.

3.^e GENRE.

De l'Inflammation de poitrine.

L'inflammation de poitrine (*Peripneumonia*), est une inflammation des poumons ou de la plèvre, caractérisée par une fièvre aiguë,

été beaucoup moins considérable que précédemment, j'en ai bien vu une trentaine de cas, tous plus ou moins graves et bien caractérisés. — A quoi tient cette augmentation? Je l'ignore. Ce seroit un beau travail à faire que l'histoire des révolutions qui ont eu lieu dans les maladies; le croup n'est pas la seule que j'aie vue augmenter considérablement de fréquence, depuis que je pratique la médecine. Voy. la *Bibl. Brit. Sc. et Arts.* vol. XXXVII. p. 199.

des douleurs dans la poitrine augmentées par l'inspiration, une toux sèche au commencement, ensuite humide, des crachats souvent teints de sang, et de l'oppression. Si le siège de l'inflammation est la plèvre, plutôt que le poumon même, ou seulement si elle y participe, la maladie porte le nom de *Pleurésie* (*Pleuritis*). Les symptômes en sont les mêmes, si ce n'est que dans ce cas, la douleur est plus vive, plus concentrée sur un seul point, et que le pouls est pour l'ordinaire plus dur et plus serré. Mais c'est au fonds la même maladie. Si l'on ne parvient pas à résoudre promptement l'inflammation, le malade périt, pour l'ordinaire dans l'espace de sept jours, ou par un épanchement de sang dans les cellules du poumon, épanchement qui amène la gangrène, ou par l'*empyeme*, soit accumulation de pus dans la cavité de la poitrine, accumulation qui suffoque promptement le malade, ou enfin par des symptômes de malignité. Si la maladie se prolonge, elle produit ou des adhérences qui demeurent long-temps irritées, et provoquent la toux et l'oppression, ou une *vomique*, soit sac purulent, qui donne lieu à une fièvre hectique, semblable à celle de la phthisie, et souvent mortelle (1).

(1) Il arrive pourtant quelquefois, mais bien rarement,

Il faut donc se hâter d'employer dès le début de la maladie et avec la plus grande vigueur les remèdes généraux, tels que la saignée, les vésicatoires, les réfrigérans, etc. et il faut y ajouter des démulcens, tels que l'huile d'amandes douces, la gomme arabique, et les sirops mucilagineux (N^{os}. 43 et 44). Les légers dia-phorétiques, tels que le kermès minéral (N^o. 45)

que le pus ayant une issue par l'expectoration, le sac se vide régulièrement tous les jours une ou deux fois, sans que le malade en éprouve dans les intervalles aucune incommodité. J'ai vu une dame, âgée de 35 ans, qui étoit dans ce cas-là depuis une inflammation de poitrine qu'elle avoit eue 12 ans auparavant. Elle avoit tous les jours deux accès de toux, d'oppression et de suffocation, qui se terminoient par l'expectoration d'environ une tasse d'un pus très-fétide, après quoi elle se trouvoit parfaitement bien pendant tout l'intervalle d'un accès à l'autre. Cette évacuation se faisoit ordinairement à la même heure; mais ce qu'il y avoit de fort étrange, c'est que quoiqu'elle ne pût pas retarder la crise, elle pouvoit, quand cela lui convenait, l'accélérer à volonté de deux ou trois heures. Elle n'avoit pour cela qu'à se pencher un peu de côté, ou à se gratter l'oreille gauche, ce qui ne manquoit jamais d'amener à l'instant l'accès. Il duroit environ un demi-quart d'heure, et lui laissoit ensuite quelques heures de libre, pendant lesquelles elle paroissoit jouir, et jouissoit en effet de la meilleure santé. Durant un séjour de quelques mois que cette dame a fait à Genève, j'ai été plusieurs fois témoin de ce phénomène.

et le tartre sublé en petites doses, sont très-convenables, après les premières évacuations de sang. Sur la fin de la maladie, si l'expectoration est difficile, l'on peut employer les scillitiques (N°. 46) et le seneka (N°. 47), qui nuiroient au commencement. — Si l'oppression est suffoquante et revient par accès, il faut appliquer des vésicatoires aux jambes plutôt qu'à la poitrine, et donner le camphre en grandes doses. — Si la toux est très-incommode, il faut employer les anodins et les bechiques, tels que le lierre terrestre, le baume de Tolu, et la myrrhe (N°. 48, 49 et 50). — Si le crachement de sang est abondant, il faut avoir recours aux remèdes mucilagineux et légèrement astringens, tels que la colle de poisson (N°. 51), la peau d'âne (N°. 52), la gomme adragant, l'amidon (N°. 53), la conserve de roses, ou d'églantier, l'ipécacuanha ou la poudre de Dover en très-petites doses, et enfin s'il survient des symptômes de malignité, outre les remèdes ordinaires, j'ai vu le musc réussir parfaitement bien. Car il n'est pas rare que ces symptômes tiennent à un état spasmodique du cerveau, produit par une sorte de métastase, plutôt qu'à une atonie réelle.

Il arrive quelquefois qu'en guérissant l'inflammation de poitrine par des saignées abon-

dantes, on donne lieu sur la fin de la maladie à quelques symptômes d'hydropisie de poitrine. Mais ces symptômes se dissipent beaucoup plus facilement par les diurétiques, tels que la digitale (N°. 54), la squille (N°. 55), ou la terre foliée de tartre (N°. 56), que lorsqu'ils ont une autre origine; et jamais ils ne doivent inspirer assez de crainte pour empêcher une saignée qui seroit d'ailleurs jugée nécessaire. Car dans toutes les inflammations intérieures, on a beaucoup plus fréquemment lieu de regretter d'avoir trop ménagé les saignées que de les avoir trop prodiguées.

La péripneumonie est quelquefois compliquée d'*Hépatite* ou *inflammation du foie*, maladie que nous voyons rarement seule dans nos climats, et dont la complication avec l'inflammation de poitrine ne demande dans le traitement de celle-ci aucune autre modification, que de rendre l'usage des purgatifs plus nécessaire, mais seulement après les saignées. Dans les Indes orientales, où l'Hépatite est une maladie fort commune, on la traite avec succès par le mercure, et depuis quelques années par l'acide nitrique. J'ai quelquefois employé ce dernier remède dans les cas de ce genre, et il m'a semblé en voir de bons effets; mais il ne m'a paru agir que comme un rési-

gérant, et je crois que tout autre acide auroit également bien réussi.

4.^e GENRE.

De l'inflammation de poitrine.

L'inflammation d'entrailles (*Enteritis*), affecte l'estomac, les intestins, ou le péritoine; elle est caractérisée par de grandes douleurs dans le bas-ventre, que l'attouchement augmente beaucoup, et qui sont accompagnées de fièvre, et souvent de vomissemens.

On peut en distinguer trois espèces, suivant la cause qui la produit, savoir : *a.* La colique inflammatoire proprement dite, qui vient pour l'ordinaire d'un coup de froid; *b.* La fièvre puerpérale qui survient aux femmes en couche, et *c.* l'inflammation produite par les poisons.

a. La colique inflammatoire est une maladie grave et perfide qui est quelquefois accompagnée de si peu de fièvre qu'on la prendroit pour une colique spasmodique, si les douleurs n'étoient pas singulièrement augmentées par la moindre compression, et si le pouls presque naturel, quelquefois même plus lent, ne devenoit pas plus plein et plus fréquent par les saignées, quoiqu'il le soit rarement autant que dans les autres inflammations.

Si par les secours les plus prompts et les plus actifs on ne parvient pas à résoudre celle-ci, elle se termine en peu de jours, quelquefois même dans l'espace de quelques heures, par une gangrène promptement mortelle, ou par une suppuration qui n'est guères moins dangereuse. Car le pus épanché dans le bas-ventre produit à son tour ou une gangrène secondaire, ou des symptômes de malignité, ou une fièvre hectique, qui détruit tôt ou tard le malade, à moins que par quelque crise salutaire, mais rare, le pus ne se fasse jour au-dehors. Cette crise s'opère ou par la formation d'un abcès extérieur, à l'aîne ou au nombril, ou par le rassemblement du pus entre le rectum et la vessie ou la matrice, rassemblement au moyen duquel le pus perce l'intestin, et passe avec les selles (1). L'inflammation se termine aussi fréquemment par des adhérences douloureuses, et qui demeurant long-temps

(1) Il est remarquable que cette espèce de crise est souvent précédée et accompagnée de crampes très-douloureuses dans les jambes. Il y a environ 35 ans que je voyois une jeune dame qui en eut de si atroces quelques jours avant et pendant l'évacuation du pus par les selles, à la suite d'une colique inflammatoire, que ses os se disloquèrent, qu'elle en est restée estropiée, et que dès lors elle n'a pu marcher qu'à l'aide de bottines de fer qui la soutiennent.

irritées, donnent lieu à une espèce de fièvre lente plus ou moins dangereuse.

Outre les saignées et autres moyens généraux de guérison, qui doivent être poussés à raison des douleurs, et non à raison du pouls, la nature de la maladie indique suffisamment que les bains tièdes, les fomentations, les cataplasmes émolliens, doivent ici être d'une plus grande utilité que dans d'autres inflammations. Il en est de même des lavemens et des purgatifs doux, tels que la magnésie, la casse, et surtout l'huile de ricin, qui sont ici particulièrement nécessaires pour obvier à l'irritation qui résulteroit de l'accumulation des matières fécales dans les intestins. Enfin les émulsions, et les boissons mucilagineuses, telles que l'eau de poulet ou l'eau de riz, sont très-convenables pour délayer et émousser l'âcreté de la bile et des autres fluides contenus dans le canal alimentaire.

b. La *Fièvre Puerpérale* est une inflammation particulière du péritoine et des organes qu'il enveloppe, produite par toutes les causes d'irritation qui peuvent affecter ces organes dans une couche, et spécialement par l'extraction forcée du placenta. Elle se manifeste peu de jours après l'accouchement, par la détumescence subite des mamelles, des frissons

suis d'une fièvre ardente, dans laquelle le pouls est beaucoup plus fréquent et moins serré que dans la colique inflammatoire, des nausées, des vomissemens et de grandes douleurs dans le bas-ventre au moindre attouchement. Ces symptômes vont rapidement en augmentant, et amènent enfin le météorisme, le hocquet, la diarrhée, les aphtes, une extrême foiblesse, l'oppression et la mort, qui termine ordinairement la maladie dans l'espace de cinq à six jours.

A l'ouverture, on trouve communément, outre les mêmes apparences d'inflammation que dans l'espèce précédente, un épanchement très-abondant de sérosité dans le bas-ventre, avec un grand nombre de flocons blancs, qui ont été pris pour du lait coagulé, mais qui ne sont qu'une modification particulière du pus, laquelle se voit aussi quelquefois, ainsi que l'épanchement séreux, dans les coliques inflammatoires ordinaires, même dans les hommes.

Si la maladie se prolonge, il survient des symptômes de lencophlegmatie et d'anasarque général, qui accélèrent quelquefois la mort, lorsqu'ils sont accompagnés d'une grande oppression, mais qui, pour l'ordinaire, si l'oppression n'est pas considérable, sont plutôt

de bon augure, peuvent alors être regardés comme critiques, et annoncent un danger moins immédiat.

Cette maladie peut se guérir par les mêmes moyens que la colique inflammatoire, c'est-à-dire, par les saignées et le traitement antiphlogistique; mais le succès de ce traitement est beaucoup plus incertain que dans les autres inflammations. La méthode du Dr. Doulcet, qui consiste à donner, le plutôt possible, et tous les jours, de l'ipécacuanha, et dans l'intervalle, une émulsion avec du kermès, est beaucoup plus sûre. Il ne faut pas non plus négliger les fomentations, les sinapismes sous l'aisselle, la succion à l'aide d'un enfant ou d'un chien. Car si le lait revient, sur-tout dans les trois premiers jours, le danger cesse, la fièvre et les autres symptômes ne tardent pas à se dissiper, et la malade est sauvée. Elle peut l'être cependant, bien que le lait ne revienne pas; on voit même des fièvres puerpérales dans lesquelles le lait n'abandonne pas les seins, et qui n'en sont pas moins dangereuses.

c. L'inflammation qui vient des *poisons*, tels que l'eau-forte, le précipité rouge, le sublimé corrosif, le vert-de-gris, et sur-tout l'arsenic, avalés accidentellement ou volontairement en grande dose, diffère des précédentes, en ce

qu'elle tend plus à la gangrène qu'à la suppuration, et en ce qu'elle affecte les nerfs au point de donner des spasmes et des convulsions, qui subsistent quelquefois long-temps après l'inflammation.

Elle en diffère encore en ce que la première indication à remplir n'est pas de saigner le malade, mais d'évacuer le poison par des vomitifs et des laxatifs, au nombre desquels l'huile de ricin est sur-tout d'une singulière utilité; ou d'en diminuer l'effet, en le délayant et en le neutralisant par une boisson abondante, par des remèdes adoucissans, et par des antidotes particuliers; ceux-ci doivent presque toujours être pris dans la classe des absorbans et des alkalis, qui décomposent les sels métalliques et les convertissent en d'autres sels beaucoup moins dangereux. Le lait auquel on a vulgairement recours, est souvent plus nuisible qu'utile. Je l'ai vu se coaguler dans l'estomac par l'action du poison, et former dans ce viscère une masse énorme qui, en le dilatant, devoit nécessairement augmenter beaucoup l'irritation.

5.° GENRE.

De la Colique néphrétique.

La colique néphrétique (*Nephritis*) est

une inflammation de l'un des reins, caractérisée par une douleur plus ou moins vive, qui suit le cours des urétères, et qui est accompagnée de fièvre, de nausées, de vomissemens, et de fréquens besoins d'uriner, avec dysurie ou ischurie, engourdissement dans la jambe, etc.

Cette maladie est très-douloureuse, mais courte. Elle n'exige aucun traitement particulier, se guérit pour l'ordinaire par les saignées et les bains tièdes, dans l'espace de deux ou trois jours, et est communément peu dangereuse.

Chez nous, elle est souvent produite par un principe de goutte ou de rhumatisme, jamais, comme ailleurs, par la pierre ou le gravier, qui sont dans ce pays des maladies presque inconnues. Elle revient quelquefois par accès irréguliers qui, quoiqu'accompagnés de fièvre, présentent rarement des symptômes inflammatoires d'une grande intensité. Aussi les accès sont-ils ici plus convenables pendant l'accès que dans aucune autre inflammation. Dans les intervalles, je n'ai point trouvé de remède plus efficace pour prévenir le retour des accès, que le lait d'ânesse.

1.^{er} FAISCEAU.*Des Inflammations bâtarde.*1.^{er} GENRE.*Du Rhumatisme.*

Le *rhumatisme* est une inflammation bâtarde des muscles, des tendons, des aponevroses, ou des ligamens, caractérisée par des douleurs que le moindre mouvement spontanée excite dans ces parties, mais que le repos apaise, et qui sont souvent accompagnées de tumeur dans les grandes articulations.

J'appelle cette inflammation *bâtarde* parce qu'elle ne suppure jamais, et qu'on n'observe ni chaleur, ni rougeur, ni tension douloureuse ou pulsative dans la partie affectée. C'est cependant une maladie inflammatoire, autant qu'on peut en juger par la nature de la fièvre, lorsque le mal est assez grave pour en produire, par la plénitude, et la dureté du pouls, et par l'apparence couenneuse du sang.

J'en distingue trois espèces, a. Le *rhumatisme vulgaire*, b. Le *rhumatisme aigu*, et c. Le *rhumatisme chronique*.

a. Le *rhumatisme vulgaire* est presque toujours produit par une exposition directe au

froid, ou à l'humidité. Il affecte le corps des muscles plutôt que les ligamens articulaires, ou les tendons. Les douleurs qui le caractérisent ont de l'analogie avec celles que procurent la fatigue, les luxations, ou de violentes contusions. Mais elles sont si fugitives que le malade peut à peine en désigner la place, elles se calment à l'instant par le repos, et se dissipent d'elles-mêmes au bout de quelques jours, le muscle affecté recouvrant peu à peu sa force et sa faculté de se contracter. Le mal change souvent de place, passant aux muscles voisins, et en affectant fréquemment plusieurs à la fois, soit contigus, soit éloignés. Pour l'ordinaire il n'y a point de fièvre, mais quelquefois il y en a beaucoup. Après sa guérison, le malade demeure long-temps beaucoup plus sensible qu'auparavant au froid et à l'humidité, et exposé par là à de fréquentes rechutes.

Cette maladie se guérit ou par le repos seul, ou par l'application de la laine sur la peau, ou par la chaleur d'une brique, ou d'un sachet de sel, ou de genièvre légèrement grillé, ou par des embrocations avec le baume tranquille, l'huile de lauriers, ou le liniment volatil (N°. 57), ou par l'application des sangsues ou des ventouses, ou par celle d'un vésicatoire permanent, ou volant, c'est-à-dire, appliqué

pendant une ou deux heures seulement sur la partie affectée, et renouvelé de quatre en quatre heures (1).

On donne en même temps au malade une décoction de bardane ou de douce-amère, ou une solution de sucre de lait (N° 58), ou simplement du petit-lait en abondance. On le tient à la diète; on a soin qu'il évite le froid ou l'humidité; et on lui donne au besoin quelque calmant pour la nuit.

Les meilleurs *prophylactiques*, ou moyens de prévenir les rechutes, sont une chemisette de flanelle portée habituellement sur la peau,

(1) Il ne produit alors aucun autre effet sensible ou apparent que la cessation des douleurs, ce qui rend l'emploi du remède incomparablement plus facile et d'une utilité plus générale. Si on laisse le vésicatoire sur la peau, plus de deux heures et moins de trois, il paroît aussi n'avoir produit aucun effet, mais au bout de quatre à cinq heures, on trouve l'ampoule formée. L'action du vésicatoire se prolonge donc dans ce cas-là pendant quelques heures après qu'on l'a enlevé. Il y a lieu de croire qu'elle continue aussi pendant quelque temps lorsqu'on laisse l'emplâtre moins de deux heures. Car quoiqu'alors il ne produise ni rougeur ni ampoule, il n'est gueres moins efficace lorsqu'on l'emploie de cette manière que lorsqu'on le laisse assez long-temps pour faire plaie. Voy. la *Bibl. Brit. Sc. et Art. Vol. XXXVII. p. 216.*

le lait d'ânesse, et les bains froids par immersion.

Lorsque le rhumatisme affecte les muscles lombaires, de manière à empêcher absolument le malade de se tenir debout, ou de faire aucun mouvement du tronc, la maladie prend le nom de *lumbago*. Outre les remèdes ci-dessus, j'emploie avec succès pour sa guérison des lavemens de térébenthine (N°. 59).

Une autre maladie analogue à cette espèce de rhumatisme, est l'*odontalgie*, ou *mal de dents*. Les douleurs ont communément ici pour foyer principal une dent cariée; mais souvent aussi elles se portent sur toute la mâchoire, ou sur les dents saines, passent de l'une à l'autre avec beaucoup de rapidité, se calment par momens, et reviennent par accès irréguliers plus ou moins longs, avec beaucoup de violence. S'il survient une fluxion (*parulis*) il faut en favoriser le développement par des cataplasmes; car elle est ordinairement critique, et fait cesser totalement les douleurs, qui d'ailleurs se montrent souvent rebelles à tous les remèdes.

Pour l'ordinaire cependant on parvient à les calmer, ou en appliquant à la tempe du côté affecté une mouche chargée de dix à douze grains d'opium, ou un vésicatoire derrière l'o-

reille , ou en excitant une grande salivation par la mastication de quelques morceaux de racine de pyrèthre , ou en frottant la gencive avec de la teinture de cantharides , ou en insérant dans la dent un grain d'opium , ou une goutte d'huile essentielle de gérofile ou de thym , ou en se gargarisant avec quelque liqueur spiritueuse , ou en prenant intérieurement , ou du kina en grandes doses , surtout si le mal revient par accès , ou , s'il est continu, des réfrigérans, tels que le nitre (N°. 60) ou les émulsions, purs ou combinés avec l'opium.

Enfin , de tous les remèdes celui dont je me suis le mieux trouvé pour moi-même , est d'avaler successivement , lentement et par bouchées une grande quantité d'eau fraîche que je laisse auparavant tiédir dans ma bouche. Quand j'en ai avalé ainsi trois ou quatre livres (un ou deux litres) j'éprouve un léger sentiment de fièvre qui dissipe solidement la douleur.

Mais si aucun de ces moyens ne réussit , surtout si la maladie est évidemment une maladie locale et que les douleurs aient toujours pour foyer une dent cariée et inutile , il faut l'arracher , à moins qu'elle ne soit susceptible d'être plombée.

b. Le *Rhumatisme aigu*, vulgairement appelé chez nous *rhumatisme goutteux*, est une

maladie fébrile, dans laquelle toutes les articulations, surtout les grandes, telles que les chevilles du pied, les genoux, les hanches, les lombes, les poignets, les coudes et les épaules, sont successivement affectées de douleur, d'enflure et d'immobilité. Le mal passe de l'une à l'autre sans aucun ordre régulier, et fait ainsi plusieurs fois le tour du corps, pendant deux ou trois semaines au moins, et souvent beaucoup plus long-temps, avec un pouls plein, dur et fréquent, jusqu'à ce qu'enfin, la fièvre et les douleurs cessent; il ne reste plus alors que de la roideur dans les articulations, roideur que quelques jours d'exercice suffisent pour dissiper, ou qui dégénère en rhumatisme chronique.

Si l'on saigne le malade, le sang est toujours couenneux, plus que dans aucune autre maladie inflammatoire, et il conserve toujours cette apparence depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin, en sorte que même lorsqu'on pousse la saignée beaucoup au-delà du besoin, et jusqu'à faire cesser la séparation de la partie séreuse, celle de la lymphe coagulable, qui forme la couenne, a toujours lieu, mais cette couenne est moins tenace, et devient enfin gélatineuse.

Dans le cours de la maladie, il arrive quel-

quefois que le rhumatisme se portant, comme on dit, sur le cœur, sur les poumons, sur le foie, ou sur le cerveau, il en résulte divers symptômes graves et dangereux, tels que des palpitations, des syncopes, de l'oppression, de la toux, de la tension et de la douleur dans l'hypochondre droit, ou de violens maux de tête, avec délire, fureur, etc. Ces symptômes sont quelquefois promptement mortels; quelquefois aussi ils subsistent après le rhumatisme, et dégénèrent en maladies chroniques.

Telle est en particulier, une espèce de *fièvre hectique* qui n'est pas rare, et qui a pour foyer une inflammation lente du cœur, communément rhumatismale. Ses symptômes caractéristiques sont la fréquence et l'irrégularité du pouls, l'oppression et la toux. Elle est souvent accompagnée d'anasarque, et se termine ou par une mort subite, ou par les symptômes de colliquation ordinaires aux fièvres lentes.

Il est remarquable que quoique les malades atteints d'un rhumatisme aigu soient sujets à des rechutes, ce n'est que de loin en loin, au bout de quelques années seulement, et que dans les intervalles, ils ne sont pas plus sujets aux douleurs, pas plus susceptibles que d'autres personnes, d'être affectés par le froid ou l'humidité. En cela cette espèce de rhu-

matisme diffère beaucoup de la précédente, qui laisse toujours une grande susceptibilité de douleurs au moindre changement de température.

Elle en diffère beaucoup aussi par le traitement qui consiste essentiellement à entretenir toutes les sécrétions, à calmer la fièvre, à assoupir les douleurs, par une abondante boisson de petit-lait ou de sucre de lait, par des tempérans, tels que le tartre stibié, le nitre et la magnésie (N°. 14), comme dans les fièvres continues, par des anodins légèrement diaphorétiques, et par des embrocations avec le baume tranquille ou le liniment volatil.

Si le malade est robuste et pléthorique, il faut le saigner une ou deux fois au commencement.

On remédie à l'oppression par des vésicatoires sur les jambes; au mal de tête et au délire, par des sangsues aux tempes, un grand vésicatoire sur la nuque, et une vessie remplie de glace sur la tête; aux palpitations par des antispasmodiques (N°. 16 - 20); à la tension de l'hypochondre par des purgatifs, etc.

Sur la fin, le rhumatisme aigu doit être traité comme le rhumatisme chronique (1).

(1) On a beaucoup recommandé le kina, même dans

S'il survient une fièvre hectique par l'affection du cœur, les principaux remèdes sont le repos, le régime et les réfrigérans, tels que le nitre et les acides, en réprimant comme dans les autres fièvres lentes l'anasarque par des diurétiques, la constipation par de doux laxatifs, la diarrhée par des astringens, etc.

c. Le *Rhumatisme Chronique* diffère des deux autres par la fixité, la permanence et la nature des douleurs qui sont plutôt accompagnées d'un sentiment de froid que de chaleur, durent sans fièvre pendant des semaines, des mois, des années, et se terminent souvent par des ankiloses, des contractures, des tumeurs et quelquefois par la paralysie.

Quant au traitement, la principale indication est de ranimer par tous les moyens possibles l'action des petits vaisseaux en général, et de ceux de l'articulation affectée en particulier, tant par des remèdes internes tirés de la classe des diaphorétiques et des stimulans, tels que le kermès minéral (N°. 45), le guayac et les autres bois sudorifiques, l'extrait d'aconit, la

le fort de la fièvre, pourvu que le malade ait été suffisamment évacué par quelque préparation d'antimoine. (Voy. la *Bibl. Brit. Sc. et Arts. Vol. XXXIV. p. 135 et suiv.*) Je n'en ai pas assez d'expérience dans cette maladie, pour rien prononcer sur son efficacité.

térébenthine, le calomel, etc. (N^{os}. 61 - 65); que par des topiques, tels que des frictions avec l'huile de laurier, l'opodeldoch (N^o. 66) ou le liniment volatil, des douches d'eau froide, des vésicatoires réitérés, des fumigations avec la vapeur d'une décoction de pousière de foin, des applications de nids de fourmis recueillis dans des sacs de toile, et cuits dans l'eau, etc.

Si aucun de ces remèdes ne produit l'effet désiré, on a recours aux bains d'eaux hydro-sulfureuses et très-chaudes, que le malade peut prendre ou à Genève, où depuis quelques années nous avons un établissement de ce genre qui réussit bien, ou à Aix en Savoye, ou dans tout autre endroit pourvu d'eaux thermales, dont on ait tiré le même parti.

Souvent enfiu, je suis parvenu à guérir des rhumatismes très-opiniâtres, et qui avoient résisté à un grand nombre de remèdes, par un traitement sudorifique, qui consiste à faire coucher le malade avec une chemise de flanelle à manches, entre deux couvertures de laine, et sans aucun contact avec la toile, pendant trois jours consécutifs, pendant lesquels on lui administre des diaphorétiques, tels que le kermès minéral, le sel volatil concret, ou la poudre de Dover (N^{os}. 67 et 68), avec une

boisson abondante d'infusion de sureau. Il résulte toujours de ce traitement une sueur considérable et soutenue, qu'on entretient soigneusement jusqu'au quatrième jour. Alors on transporte le malade dans un autre lit, où on lui permet d'avoir des draps et une chemise de toile. On supprime les remèdes, et on se contente de le faire boire abondamment. Au cinquième jour, il peut se lever. S'il se trouve soulagé et que cela soit encore nécessaire, on recommence la cure au bout de quelques jours. Sinon, l'on y renonce; mais il est rare qu'elle ne favorise pas au moins l'effet des autres remèdes. Pour l'ordinaire, elle excite une fièvre assez forte, et quelquefois une éruption miliaire générale, semblable à celle que produisent les eaux de Leuck en Valais, lesquelles ont aussi été recommandées pour cette espèce de rhumatisme.

2.^d GENRE.

De la Goutte.

La goutte (arthritis) est une inflammation bâtarde des articulations du pied ou de la main, et surtout du gros orteil, caractérisée par la tumeur, la rougeur et la douleur de la partie malade, revenant par intervalles, et alternant

souvent avec quelque affection de l'estomac ou des intestins.

Cette espèce d'inflammation ne suppure jamais; mais elle produit à la longue des tumeurs tophacées, remplies d'une matière blanche, dure, et friable comme la craie.

Les accès de goutte sont d'abord d'une nature évidemment inflammatoire, ne durent que quelques jours, mais reviennent tous les deux ou trois ans, avec d'excellens intervalles, pendant lesquels le malade jouit de la meilleure santé. Peu à peu les accès deviennent plus longs, plus fréquens, moins inflammatoires; mais alors les articulations affectées demeurent beaucoup plus long-temps enflées, roides, souvent œdémateuses, et les intervalles sont troublés par différens symptômes de dyspepsie et d'atonie générale, qui ont fait donner à la goutte sous cette forme, le nom de *goutte atonique*.

Lorsque la goutte quoiqu'inflammatoire, passe avec rapidité d'une articulation à l'autre, on l'appelle *goutte vague*. Il arrive souvent alors qu'elle se porte, comme le rhumatisme, sur les organes intérieurs, et produit par-là des affections très-graves, qui prennent le nom de *goutte remontée*, et peuvent devenir promptement mortelles, si, à l'aide des sinapismes

et des vésicatoires, ou d'autres applications stimulantes, telles que des bains de jambes, dans lesquels on verse une once d'acide muriatique, on ne parvient pas à rappeler la goutte aux extrémités.

C'est pourquoi, lorsqu'elle est régulière et qu'elle affecte les articulations des pieds ou des mains, il n'y a aucun remède à faire. Le régime seul suffit. Le malade doit éviter toute irritation, tant de l'esprit que du corps, se garantir soigneusement du froid et de l'humidité, se tenir le ventre libre par des lavemens, et vivre un peu plus sobrement qu'à l'ordinaire.

Mais dans la goutte atonique, un régime fortifiant est convenable, et les malades se trouvent souvent très-bien des stimulans spiritueux, tels qu'une infusion de guayac dans du rhum (N°. 69), ou autres remèdes semblables. Pour rendre aux articulations de la souplesse et de la force, rien ne réussit mieux que les douches d'eaux chaudes et hydrosulfureuses.

Les toniques proprement dits, tels que le kina et les amers, passent pour dangereux. Je ne les ai jamais employés comme anti-goutteux. On croit qu'ils ont souvent contribué à déplacer la goutte, et à la porter sur l'intérieur.

III.^e ORDRE.*Des Exanthèmes ou maladies éruptives.*

Les exanthèmes, ou maladies éruptives, sont caractérisées par des boutons ou des taches rouges, qui se manifestent sur toute la peau, après quelques jours de fièvre simple, continue, rarement intermittente ou rémittente, ordinairement accompagnée de mal de tête, de douleur à l'épigastre, de nausées, et de vomissemens. Au bout de deux à cinq jours, l'éruption se fait, et la fièvre cesse ou diminue. Cette éruption consiste ou en boutons remplis de pus, ou de sérosité, et enflammés à leur base; ou en petites taches rouges, élevées, sans suppuration, et ramassées en grappes; ou en taches rouges et inégales, plus ou moins étendues, mais sans tumeur.

La maladie suit un cours particulier, qui diffère dans chaque genre, mais dont elle ne s'écarte presque jamais. Sa durée est de 5 à 20 jours. Elle se guérit spontanément. Tout l'art du médecin ne peut que prévenir les accidens qui surviennent quelquefois, ou y remédier. Sur la fin de la maladie, il faut purger deux ou trois fois le malade pour éviter les phlegmons, et autres inflammations extérieures, qui en sont les suites ordinaires.

Ces maladies sont tout à la fois épidémiques et contagieuses(1). Elles passent pour avoir été inconnues aux Grecs et aux Romains, et paroissent avoir été apportées dans l'Europe par les Arabes. Elles ont ceci de particulier, c'est qu'il est très-rare que le même individu en soit attaqué plus d'une fois.

Nous ne connoissons guères dans ce pays que cinq genres principaux d'exanthèmes : 1. la petite verole; 2. la petite vérole volante; 3. la rougeole; 4. la fièvre rouge; et 5. la fièvre ourtilière.

(1) Il n'est pas inutile de remarquer ici que lorsqu'on veut se garantir de cette espèce de contagion, ce n'est pas assez de n'avoir aucune communication avec le malade pendant la maladie. Elle est encore susceptible de se propager de l'individu malade à un autre, longtemps après la guérison du premier. Van Swieten rapporte que dans une grande maison d'éducation à Vienne, où l'on avoit soin de séquestrer les malades de la petite vérole, dès qu'elle commençoit à se manifester, afin qu'elle ne se communiquât point aux autres élèves, on avoit trouvé que, quoique la maladie soit pour l'ordinaire complètement terminée au bout de six semaines, la durée du séquestre devoit être prolongée jusqu'à neuf ou dix semaines; et j'ai lieu de croire, d'après un grand nombre d'observations, qu'il en est de même de la rougeole, de la fièvre rouge, et même des oreillons dont j'ai parlé ci-dessus.

1.^{er} GENRE.*De la Petite vérole.*

La *petite vérole* (*Variola*) est une maladie très-contagieuse, dans laquelle après deux ou trois jours de fièvre, il se manifeste sur tout le corps des boutons qui, dans l'espace de huit jours, suppurent, sèchent, et laissent quelquefois après eux une cicatrice creuse. C'est souvent une maladie très-bénigne, mais souvent aussi elle se présente sous une forme tellement dangereuse qu'elle cause annuellement en Europe la mort de la 15.^e ou 16.^e partie des hommes. Le danger paroît proportionné au nombre des boutons qui surviennent au visage, et ce nombre varie au point que tantôt il n'y en a que cinq ou six, et tantôt une si grande quantité qu'ils se confondent en un seul et ne forment plus qu'une seule croûte. Quoique ce ne soit là qu'une différence de degré dans l'intensité de la maladie, et non une différence spécifique, puisque le même venin peut la reproduire sous l'une et l'autre forme, et que d'ailleurs l'on observe toutes les nuances intermédiaires entre ces deux extrêmes, cette différence suffit cependant pour partager ce genre en deux es-

pièces très-distinctes, eu égard à la marche de la maladie, aux accidens dont elle est susceptible, et au traitement qu'elle exige.

a. La petite vérole discrète commence par une fièvre modérée qui dure trois ou quatre jours avec des maux de tête, des nausées, des vomissemens, une grande sensibilité à l'épigastre, et quelquefois des convulsions. Au 4.^e jour, il survient par tout le corps et surtout au visage des boutons rouges, élevés et séparés. Alors les symptômes de fièvre cessent. L'éruption continue à se faire pendant trois jours, au bout desquels les boutons commencent à blanchir, grossissent et se changent en de petits abcès, pleins d'un pus jaunâtre, rouge, et enflammés à leur base. Au 9.^e jour de la maladie, c'est-à-dire au 6.^e de l'éruption, il survient une fièvre qu'on appelle *secondaire*, et qu'on attribue à la suppuration, parce qu'elle est proportionnée au nombre des boutons. Le visage et les paupières s'enflent, les yeux se ferment, l'enflure passe ensuite aux mains, et enfin aux pieds. Au 12.^e jour, les boutons commencent à sécher dans le même ordre. Au 15.^e jour, les croûtes commencent à tomber, la maladie se termine par un peu de diarrhée, et le malade reprend sa gaîté, son appétit, et ses forces.

Cependant, après la chute des croutes, il se forme de petites écailles, qui tombent et se renouvellent plusieurs fois de suite, jusqu'à laisser des creux, et le malade est marqué de taches bleuâtres qui durent plusieurs semaines. La maladie demeure contagieuse pendant près de deux mois.

Tel est le cours ordinaire de la maladie, et s'il ne survient point d'accidens, le médecin n'a presque rien à faire. Car, pourvu que le malade boive abondamment, pourvu qu'en le couvrant bien par le reste du corps, on lui fasse constamment respirer un air frais, surtout pendant la fièvre éruptive, et au commencement de l'éruption, pourvu enfin qu' aussitôt après la dessiccation, on le purge une ou deux fois, comme cela est convenable dans tous les exanthèmes, la maladie se termine toujours heureusement. Si les convulsions sont fortes, et que l'air frais ne suffise pas pour les dissiper, il faut avoir recours aux antispasmodiques, tels que les fleurs de zinc (N.^{os} 18, 19 et 70); si les urines sont peu abondantes et chargées, à l'esprit de nitre dulcifié (N.^o 31); si le malade a des soubresauts incommodes, à la liqueur minérale d'Hoffmann (N.^o 17); s'il est tourmenté par l'insomnie, au sirop de Diacode, etc. Le ré-

gime antiphlogistique est le plus convenable, et la boisson qui m'a le mieux réussi, est l'eau fraîche, pure, ou coupée avec un quart de lait.

Mais si la suppuration se fait mal, et que les boutons se remplissent d'un pus limpide, avec une base pâle, c'est mauvais signe. C'est ce qu'on appelle une *petite vérole cristalline*, maladie heureusement assez rare, dans laquelle la fièvre est communément accompagnée de symptômes de malignité, et qu'il faut traiter par le kina (N.^{os} 3 et 4), le régime fortifiant et les cordiaux (N.^{os} 71 et 72).

b. La *petite vérole confluente* est précédée par une fièvre plus grave que la discrète, par des maux de tête et des vomissemens plus opiniâtres, par une extrême angoisse précordiale, des douleurs de colique et des maux de reins. Les convulsions sont plus rares. Au 2.^d ou 3.^e jour, il survient une multitude de petits boutons, pâles, et confluens, au visage et dans d'autres parties du corps. Ces boutons grossissent moins et plus tard; ils sont gris plutôt que jaunes, et leur base est peu enflammée. Ils deviennent très-férides. L'éruption ne fait point cesser la fièvre éruptive. Pendant la fièvre secondaire, le visage enfle prodigieusement, les paupières

sont obstinément collées, et il se forme souvent sur le globe même de l'œil des ulcères graves, des taches, etc.; il survient aussi une salivation abondante, avec esquinancie. C'est au moment de la dessiccation, qui se fait toujours plus lentement et plus tard, que commence le danger. Le malade prend alors de l'oppression, ou une diarrhée très-opiniâtre, qui, si elle ne le tue pas promptement, dégénère en une fièvre lente très-dangereuse. Lorsque la maladie s'annonce sous de plus heureux auspices, les boutons se réunissent en une seule croûte noire et féide, qui s'ouvre par grandes fissures, dont il découle un pus ichoreux, et ce n'est qu'au bout de plusieurs jours, avec une extrême démangeaison, et de grandes et vilaines cicatrices que le malade se guérit.

Quelquefois il survient dès les premiers jours de la maladie des *pétéchies* noires, ou des *taches* livides et gangréneuses, sur la poitrine et sur le reste du tronc, avec de tels symptômes de malignité que le malade meurt avant l'éruption, symptômes qui peuvent aussi survenir tout d'un coup et par un accident imprévu, même dans une petite vérole de bonne apparence, avec des convulsions prolongées au point d'empêcher l'éruption et de devenir mortelles.

Quant au traitement, il faut distinguer trois périodes dans la maladie : 1. depuis le commencement de la fièvre jusqu'à la fin de l'éruption. 2. Depuis la fin de l'éruption jusqu'au commencement de la dessiccation. 3. Depuis ce moment jusqu'à la fin de la maladie.

Dans le premier période, si la fièvre s'annonce avec des symptômes inflammatoires, le régime antiphlogistique, une boisson abondante d'eau et de lait, les remèdes tempérans, et surtout l'air froid, sont nécessaires; et même si le malade est adulte, jeune, robuste, pléthorique, une ou deux saignées peuvent être convenables. Mais si l'éruption est très-abondante et difficile, si les boutons sont petits et pâles, si le pouls est fréquent et concentré, ou s'il y a des accidens convulsifs, qui paroissent menaçans, ce qui m'a réussi le mieux, c'est de faire étendre le malade nud sur le plancher, et de lui faire jeter de l'eau froide sur tout le corps avec un arrosoir de jardin, après quoi on l'enveloppe dans une couverture de laine, et on le remet dans son lit. On réitère cette opération deux ou trois fois par jour. On a recours en même tems aux vésicatoires, qu'on applique aux jambes, aux fleurs de zinc en doses graduellement augmentées, aux pou-

dres de la Comtesse de Kent, avec addition de kermès minéral, etc. (N.^o 75.) 2. Dans le 2.^d période, on continue les mêmes remèdes, s'ils sont encore nécessaires, mais avec ménagement; on substitue de simples lavages à l'arrosement; on administre des juleps acidulés ou antispasmodiques (N.^{os} 17, 30 et 31.), et pour boisson de l'eau de Seltzer en abondance. 3. Enfin pendant la dessiccation, si la suppuration est de mauvaise nature, les toniques et les antiseptiques, tels que le kina et le vin, sont nécessaires.

Mais tous ces moyens de guérison sont bien inférieurs en succès à la méthode prophylactique, qui consiste dans *l'inoculation*, connue, à ce qu'il paroît, depuis un tems immémorial dans les Indes, d'où la petite vérole est originaire, introduite en Europe et pratiquée en Angleterre depuis près de 90 ans, adoptée à Genève depuis plus de 60 ans, et bien perfectionnée aujourd'hui par la découverte de la vaccine, qui la rend absolument exempte de tout danger, quoiqu'aussi sûre.

La *vaccine* est une maladie particulière aux vaches de certains pays, qui leur fait venir autour du pis des boutons bleuâtres remplis d'une sérosité limpide. Si avec une lancette humectée de cette sérosité, à laquelle on a

donné le nom de *vaccin*, on fait une légère piqûre sur le bras d'un enfant, au bout de 4 jours il survient à l'endroit de la piqûre un très-petit bouton rouge et élevé, qui peu à peu acquiert la grosseur d'un pois, devient vésiculaire, bien circonscrit, un peu creux dans le milieu, d'une couleur jaunâtre, et rempli d'une sérosité visqueuse, mais claire comme de l'eau, et parfaitement semblable au vaccin qui l'a produit. Au 8.^e jour il survient de la fièvre, et bientôt après, le bouton s'entoure d'une rougeur vive d'un ou deux pouces de diamètre. Au 10.^e jour, la fièvre cesse, la rougeur disparoît d'abord au centre, et ensuite dans les bords; le bouton sèche et se convertit en une croûte brune et lisse qui tombe au bout de quatre semaines. Telle est la marche constante de cette maladie qui n'est jamais contagieuse, mais presque toujours extrêmement légère et exempte d'accidens, quels que soient l'âge, le sexe, et le tempérament de l'enfant. On peut l'inoculer du premier individu vacciné d'après la vache même, à un second, de celui-ci à un troisième, et ainsi de suite indéfiniment, sans qu'elle change de nature, et sans lui faire perdre ses propriétés. On peut même conserver le vaccin liquide, dans un tube capillaire, hermétiquement fer-

mé, ou le faire sécher sur un verre, et le transmettre ainsi d'un endroit à l'autre pour s'en servir au besoin, en le détrempant dans de l'eau fraîche (car l'eau chaude le détériore). C'est de cette manière, ou par des moyens analogues que la vaccine s'est propagée assez rapidement dans tous les pays du monde.

Or, mille et mille expériences ont prouvé, que quoiqu'elle n'excite presque jamais de boutons sur aucune autre partie du corps qu'à l'endroit de l'incision, il suffit de l'avoir eue telle que je viens de la décrire pour être sûrement garanti, et pour toujours, de la possibilité de prendre la petite vérole. Et comme on peut dans toutes les saisons la donner à un enfant sans aucun danger, il est évident que si l'on avoit la précaution de vacciner tous les enfans peu après leur naissance, non-seulement on les garantirait d'une des plus funestes maladies qui les menacent, mais encore on parviendrait infailliblement par là, et en très-peu d'années, à faire entièrement disparaître la petite vérole. C'est pourquoi en attendant que les Gouvernemens prennent tous cet important objet en considération, ou plutôt, en attendant que les sages mesures qu'ils ont déjà prises, pour généraliser la vaccination, aient leur entier

effet, il est du devoir de tous les Médecins et Chirurgiens, de faire tous leurs efforts pour parvenir à ce but, soit en exhortant les parens à ne pas négliger ce préservatif et en leur en faisant sentir les avantages, soit en vaccinant tous les enfans qu'on leur présente, et en se contentant d'honoraires, dont la modicité soit proportionnée au peu de peine que leur donne cette opération et aux facultés des parens de l'enfant.

Mais ils doivent avoir soin; 1. de choisir toujours le vaccin le plus frais et le plus limpide, en le prenant autant que possible avant le 8.^e jour, et sur un enfant bien sain; 2. de ne faire à chaque bras qu'une ou deux piqûres ou incisions très-légères et très-superficielles, de la longueur d'une ligne ou une ligne et demie tout au plus (3 millimètres) et de manière à ne faire sortir de la plaie que peu ou point de sang; 3. de recommencer l'opération, pour peu que le progrès des incisions ou des piqûres, qu'il faut suivre avec soin, s'écarte de la marche ordinaire. Car il arrive quelquefois que le vaccin mal choisi ou dégénéré produit par l'inoculation une inflammation irrégulière, communément très-précoce, mal circonscrite, n'ayant qu'une fausse apparence de vésicule, mais accompagnée de suppuration

et de fièvre et terminée par une croûte molle, jaunâtre et cérumineuse. C'est ce qu'on appelle la *vaccine bâtarde*. Comme elle ne garantit point de la petite vérole, il faut prendre garde à ne pas la confondre avec la vraie vaccine. D'un autre côté si l'incision est trop profonde, elle produit quelquefois une *irritation érysipélateuse*, susceptible de s'étendre le long du bras, et de donner de l'inquiétude. Lorsque cela arrive, il faut avoir recours à des lavages d'eau et de vinaigre, ou d'eau de Goulard.

2.^d GENRE.

De la Petite vérole volante.

La *petite vérole volante* (*Varicella*), est une maladie toujours très-légère, qui n'exige d'autre remède qu'une ou deux purgations à la fin comme tous les autres exanthèmes, mais qu'il importe de bien distinguer de la petite vérole ordinaire, pour ne pas accréditer l'erreur, que l'on peut avoir celle-ci plus d'une fois. Voici en quoi elle en diffère : 1. la fièvre éruptive est beaucoup plus légère, au point d'être souvent inobservée ; 2. les boutons sont plus gros, remplis d'un fluide aqueux et limpide, qui ne suppure que rarement,

et jamais abondans au point d'être cohérens ou confluens ; 3. chaque bouton ne dure que trois jours , mais il se fait quelquefois plusieurs éruptions successives qui prolongent la durée de la maladie jusqu'à trois semaines.

J'ai vu le même individu être atteint plus d'une fois d'une maladie semblable ; mais peut-être est-ce une illusion ; j'ai quelque lieu de soupçonner qu'il y en a plusieurs espèces différentes , qui ne garantissent point l'une de l'autre (1).

(1) Telle est en particulier une maladie qui, survenue à quelques individus qui avoient eu la vaccine, a fait croire que celle-ci ne garantit pas de la petite vérole. Au premier coup-d'œil, cette maladie a en effet beaucoup de ressemblance avec la petite vérole bénigne ; mais elle en diffère essentiellement par les caractères suivans : 1. L'éruption est toujours beaucoup plus précoce ; elle se manifeste pour l'ordinaire dès le second jour de la fièvre ; au plus tard le troisième, ce qui n'arrive jamais dans la petite vérole, que lorsqu'elle est confluyente ou maligne. 2. Il y a toujours une succession de boutons, telle qu'on en voit à la fois quelques-uns de naissans, d'autres en suppuration, et d'autres en état de dessiccation ; ce qu'on n'observe jamais dans la petite vérole, où l'éruption est toujours uniforme. 3. La maladie dont je parle est toujours exempte de la fièvre secondaire, qui a toujours lieu au contraire dans la petite vérole, à l'époque de la suppuration. 4. La dessiccation des

5.^e GENRE.*De la Rougeole.*

La *Rougeole* (*Rubeola*), est une maladie épidémique et contagieuse, dans laquelle, après une fièvre accompagnée de larmolement, d'éternuement, d'enchifrènement, de toux, d'enrouement, et quelquefois d'angoisses et de vomissemens, il se fait au 4.^e jour ou plus tard, une éruption générale de petits boutons, semblables à des piqures de puce, mais un peu élevés, en grappes, et ayant une base large, inégale, et très-rouge. Au bout de 5 jours, ces boutons se terminent par écailles farineuses, qui laissent des taches violettes. La fièvre augmente pendant l'éruption.

boutons est toujours plus prompte. Elle a lieu au plus tard le cinquième jour de l'éruption, tandis que dans la petite vérole la plus heureuse, elle n'a jamais lieu avant le neuvième jour. 5. Enfin elle se fait par desquamation seulement, et jamais par croûtes, comme dans la petite vérole. — Ces différences nous ont engagés à donner à cette maladie le nom de petite vérole volante irrégulière. Mais peut-être est-ce une maladie différente, et d'une nature particulière. J'ai vu un jeune homme en être atteint, quoique quelques années auparavant il eût eu une petite vérole inoculée très-abondante.

tion, et ne cesse qu'après la dessiccation. L'éruption est toujours plus égale que dans la petite vérole; mais la maladie elle-même varie beaucoup. La fièvre est quelquefois intermittente ou rémittente, mais pour l'ordinaire continue, quelquefois très-légère, souvent très-grave, tantôt subite, et tantôt annoncée long-tems à l'avance par la toux et le malaise. Le ventre est tantôt constipé, tantôt trop relâché. L'angoisse précordiale et les vomissemens sont souvent très-opiniâtres, surtout chez les adultes. La fièvre revient souvent après la dessiccation, sous la forme d'un catarrhe inflammatoire, et quelquefois mortel. Plus ordinairement les symptômes de catarrhe, la toux, l'enrouement, l'oppression, augmentent sans fièvre, et dégénèrent en vraie phthisie dans ceux qui y sont disposés. La diarrhée devient souvent une maladie chronique. Souvent aussi il survient des ophtalmies graves et rebelles, des furoncles, des engorgemens scrophuleux, et quelquefois, mais rarement dans ce pays, des ulcères malins et gangréneux (1).

(1) Telle étoit cette prétendue peste, qui fit tant de ravages à Athènes, la seconde année de la guerre du Péloponnèse, et que Thucydide a si bien décrite. Il y

Quant au traitement, si la maladie est légère, il suffit de tenir le malade au lit et

a déjà long-tems que j'ai hasardé cette conjecture (Voy. la *Bibl. Brit., Sc. et Arts, V. XXI.* p. 158), et jusqu'à présent, elle n'a été contestée par personne. En comparant phrase à phrase le récit de l'historien grec avec les descriptions de rougeoles malignes qu'ont publiées différens auteurs modernes, et spécialement le Dr. W. Watson, dans le IV.^e vol. des *Medical Observations and Inquiries*, p. 132 et suivantes; on ne peut qu'être convaincu de l'identité des deux maladies. Thucydide nous apprend que celle-ci avoit été apportée à Athènes par un vaisseau venant d'Égypte, où elle s'étoit introduite par l'Abyssinie; et il ajoute expressément que jusqu'alors elle avoit été absolument inconnue dans la Grèce, que quand on l'avoit eue et qu'on avoit eu le bonheur de s'en guérir, on pouvoit impunément aborder d'autres malades, et leur donner des soins, sans courir le risque de la reprendre, quoiqu'elle fût très-contagieuse; que cela lui étoit arrivé à lui même, ce qui lui avoit donné occasion de voir un grand nombre de malades, et que par cette raison, il croyoit devoir entrer dans quelques détails sur les symptômes qui la caractérisoient afin que si dans la suite elle reparoissoit, on pût la reconnoître, et en apprécier d'avance le danger. Mais elle ne reparut point, parce qu'elle fut contenue et s'éteignit dans l'Attique, alors bloquée par un cordon de troupes étrangères, qui l'en empêchèrent de se répandre. C'est pourquoi l'on n'observa plus dès lors en Europe aucune épidémie semblable, jusqu'au tems de son invasion par les Arabes.

au régime, de le garantir du froid pour ne pas augmenter les symptômes de catarrhe, et de la lumière pour prévenir l'ophtalmie, de lui donner abondamment à boire quelque tisanne adoucissante, telle que l'eau d'orge et la réglisse, de lui faire prendre fréquemment et par cuillerées une émulsion composée d'huile d'amandes douces et de gomme arabique (N.^{os} 43, 44), ou, ce qui revient presque au même, un linctus fait avec un jaune d'œuf, du sucre, de l'eau de fleurs d'orange et un peu d'eau, et de le purger deux ou trois fois à la fin par quelque purgatif doux, tel que la manne, la magnésie ou l'huile de ricin.

Mais si la maladie est grave et inflammatoire, il faut avoir recours aux saignées, aux vésicatoires, au kermès minéral et aux remèdes tempérans (N.^{os} 14, 15, 45), dans quelque période que ce soit de la maladie, même au milieu de l'éruption. Les symptômes subséquens, l'ophtalmie, la diarrhée, la toux, etc. se traitent par les remèdes qui leur sont propres.

Dans toutes les épidémies de rougeole, on observe des maladies éruptives qui lui ressemblent par l'apparence des boutons, mais qui en diffèrent en ce que l'éruption n'est ni aussi régulière, ni accompagnée et précédée de

l'appareil de catarrhe qui distingue la rougeole des autres exanthèmes. C'est ce qu'on appelle la *fausse rougeole*, maladie qui a fait croire à quelques Médecins qu'on peut avoir la rougeole deux fois. Quant à moi, je n'ai jamais vu d'exemple de cette récurrence, mais j'ai fréquemment vu la fausse rougeole survenir avant ou après la véritable.

4.^e GENRE.

De la Fièvre rouge.

La fièvre rouge (Scarlatina), est une maladie épidémique et contagieuse, mais beaucoup moins générale que la petite vérole ou la rougeole. Elle s'annonce par une fièvre plus ou moins forte, accompagnée de mal de gorge et quelquefois de maux de cœur. Au second ou troisième jour, il se fait une éruption qui consiste ou en une rougeur générale de la peau, avec une multitude de points d'une couleur plus foncée, ou en grandes taches, d'un contour inégal, mais séparées et non ponctuées. Au sixième jour, l'éruption et la fièvre disparaissent. Ensuite, mais à une époque indéterminée, la peau pèle ou par écailles farineuses, ou par grands lambeaux. Cette desquamation dure cinq ou six semaines;

et pendant tout ce tems-là, si le malade est tant soit peu exposé au froid, à l'humidité, ou simplement à l'air libre, il court le danger ou d'enfler partout le corps, ou d'être suffoqué par l'oppression, ou de tomber dans une hydropisie ascite, ou dans un hydrocéphale, par l'épanchement de sérosités dans le bas-ventre, ou dans le cerveau; ce qui n'arrive jamais, si pendant quarante jours ou jusqu'à ce que la desquamation soit complètement terminée, il a bien soin de ne pas prendre l'air. Telle est la marche ordinaire de la maladie, mais elle est susceptible de beaucoup de variétés. La fièvre est plus ou moins bénigne, et quelquefois elle prend de très-bonne heure un caractère de malignité; l'esquinancie est souvent accompagnée d'aphtes très-douloureux, et quelquefois, mais rarement dans ce pays, elle devient très-dangereuse par la gangrène; enfin, la desquamation est tantôt prompte et tantôt tardive, tantôt très-légère, même après une forte fièvre ou une vive rougeur, et tantôt générale et abondante, même après une éruption peu considérable ou totalement inaperçue. Dans les épidémies de ce genre, on voit même des malades qui, sans aucune apparence de fièvre, de rougeur, ou de desquamation, sont tout d'un coup at-

teints d'anasarque ou d'oppression, comme si, après avoir eu la fièvre rouge, il s'étoient imprudemment exposés à l'air. Il n'est pas bien sûr que toutes ces variétés appartiennent à la même espèce de maladie. Quoiqu'il en soit, j'ai vu une personne qui a eu deux fois, et à une grande distance l'une de l'autre, une fièvre rouge bien caractérisée. Mais j'ai lieu de croire que ces exemples sont bien rares.

Quant au traitement, il est fort simple. La maladie n'exige, à proprement parler, aucun remède particulier, à moins qu'elle ne s'annonce, ce qui est extrêmement rare chez nous, par un mal de gorge gangréneux, et avec des symptômes de malignité, qui exigeroient un prompt emploi des vésicatoires, du kina et des autres antiseptiques, au nombre desquels je me fais un plaisir d'annoncer les fumigations d'acide nitrique dirigées sur les ulcères mêmes de la gorge. Elles ont eu le succès le plus complet dans une des Communes de notre Département, dont le Dr. Montfalcon de Carouge, a été appelé, il y a quelques années, à soigner presque tous les habitants, qu'une épidémie de ce genre plongeoit dans la désolation.

Hors de là, la fièvre rouge n'exige qu'un régime antiphlogistique, quelques remèdes

tempérans (N.^{os} 14, 15), quelques garismes qui, s'il y a des aphtes, doivent être composés de miel rosat et de borax (N.^o 41), et une ou deux purgations à la fin de la maladie, comme dans les autres exanthèmes. Mais ce qu'il y a de plus essentiel à observer, au moins dans ce pays, c'est de bien renfermer le malade non-seulement pendant la durée de la fièvre et des rougeurs, mais encore pendant tout le tems de la desquamation, c'est-à-dire, pendant cinq à six semaines, durant lesquelles il ne doit lui être permis de sortir de sa chambre, dont les portes et les fenêtres doivent être soigneusement fermées, que pour passer dans une autre chambre contiguë, dont la température doit constamment être la même que celle de la sienne. Dans l'une et dans l'autre, il doit toujours être bien à l'abri des courans d'air, fût-ce même de l'air chaud.

Pour accélérer la fin de la desquamation et fortifier la peau, je me suis bien trouvé de faire laver tout le corps et tous les jours, avec du vin rouge et de l'eau de savon chaude. Mais ces lavages doivent être faits avec précaution, par le moyen d'une éponge, sans immersion, et en essuyant bien le malade aussitôt après avec des linges chauds. Car on ne sauroit

trop insister sur la nécessité de le bien garantir du froid et de l'humidité.

Quand il aura achevé sa quarantaine, si la desquamation est complètement terminée, on lui permettra de prendre l'air, mais graduellement, par un tems sec seulement, en ayant soin qu'il ne s'arrête, ni à la promenade, ni dans les rues, et en l'habillant bien.

Si, pour avoir négligé l'une ou l'autre de ces précautions, il survient quelque une des suites que produit ordinairement l'accès de l'air pendant la desquamation, telle que de l'anasarque, de l'oppression, des maux de tête avec vomissement, assoupissement ou convulsions, une suppression totale, ou une grande diminution des urines, ou d'autres symptômes d'épanchement dans les cavités du cerveau, de la poitrine, ou du bas-ventre, il faut d'abord avoir recours aux vésicatoires et aux diaphorétiques, tels que le kermès minéral et les poudres de la C.^{tesse} de Kent (N.^o 75.), sans négliger les remèdes convenables dans des affections de ce genre, considérées en elles-mêmes, et sans aucun égard à la cause qui les produit; je veux dire les diurétiques, tels que la digitale, la scille, l'acétite de potasse etc. (N.^{os} 54, 55, 56.), ou les antispasmodiques, tels que l'éther, la teinture de succin, l'alkali volatil, etc. (N.^{os} 16, 25, 74).

5.^e GENRE.*De la Fièvre ourtilière.*

La *fièvre ourtilière* (1) (*Urticaria*), est une maladie analogue à la fièvre rouge, dans laquelle, au second jour d'une fièvre éruptive très-légère, il survient par tout le corps de grandes taches rouges, avec des ampoules semblables à des piquûres d'orties. Cette éruption disparoît communément dans le jour, revient le soir avec un peu de fièvre, et cesse complètement au bout de quelques jours. Il y a souvent un peu de bouffissure au visage et aux mains, mais jamais ni desquamation, ni anasarque, ni aucune des conséquences de la fièvre rouge. Le traitement n'exige rien de particulier. Il est prudent de renfermer le malade pendant quelques jours.

La fièvre ourtilière dégénère quelquefois en une maladie chronique très-rebelle, appelée *essera* ou *porcelaine*, dans laquelle, au prin-

(1) C'est le nom qu'elle porte dans ce pays. D'autres auteurs l'appellent la fièvre *ortie*; mais elle n'est guère mieux connue sous ce nom que sous l'autre. Si l'on vouloit conserver celui qu'elle porte en latin, en lui donnant une terminaison françoise, on pourroit l'appeler *fièvre urticaire*.

tems surtout, les ampoules reviennent tous les matins au visage et à la poitrine, avec bouffissure et démangeaison. Si le petit-lait, les eaux de Seltzer, les sucres d'herbes, surtout celui de fumeterre, et autres remèdes dépuratifs, ne réussissent pas, les bains de Leuck en Valais, qui ont la propriété de faire sortir une éruption générale laquelle dure quelques jours, sont ce qu'il y a de mieux à tenter.

IV.^o ORDRE.

Des Hémorrhagies.

Tout épanchement de sang par rupture s'appelle une *hémorrhagie*. Si le sang se fait jour hors du corps, on dit que l'hémorrhagie est *externe*, sinon, c'est ce qu'on appelle une *hémorrhagie interne*. Tel est, par exemple, l'épanchement de sang qui est si fréquemment la cause de l'apoplexie. Les hémorrhagies internes sont des causes présumées de maladie, plutôt que des maladies distinctes. Elles ne deviennent telles, que lorsque le sang épanché d'abord dans l'intérieur du corps se fait jour au dehors.

Les hémorrhagies externes se divisent en hémorrhagies *actives* ou *passives*, selon qu'elles proviennent de la trop grande impétuosité du

sang, ou du relâchement des vaisseaux. Les premières sont communément accompagnées de fièvre, et c'est par cette raison qu'elles constituent le quatrième ordre des *pyrexies* ou maladies fébriles, du second ordre desquelles elles se rapprochent d'ailleurs beaucoup. Car si l'on saigne le malade, le sang se trouve couenneux, comme dans les maladies inflammatoires, ce qui n'a pas lieu dans les hémorrhagies passives. Aussi relègue-t-on celles-ci pour l'ordinaire parmi les maladies *locales* dont elles forment un ordre séparé.

Mais cette distinction n'est pas toujours facile. Pour peu que la maladie se prolonge, une hémorrhagie d'abord active devient passive sur la fin. Les hémorrhagies passives tiennent souvent, d'ailleurs, à des causes générales, et quand elles sont considérables, leurs effets s'étendent aussi à toute la constitution.

Je traiterai donc ici de toutes les hémorrhagies, tant passives qu'actives, sauf celles qui étant produites par quelque force extérieure sont plutôt du ressort de la chirurgie que de la médecine.

Dans toute hémorrhagie, si le pouls est plein, fort et fréquent, il faut saigner et traiter le malade par le régime antiphlogistique,

la diète, le repos et les réfrigérans, tels que le nitre, les acides et les émulsions (N.^{os} 75, 50, 76). Mais lorsqu'il n'y a point de fièvre, ou que les symptômes fébriles sont apaisés, et que l'hémorrhagie ne subsiste plus que comme passive, il faut avoir recours aux astringens, parmi lesquels on compte encore les acides, surtout les acides minéraux (N.^o 30), et de plus, la conserve de rose ou d'églantier, l'alun, le cachou, l'ipécacuanha en petites doses, les noix de Galles, le kina, l'opium, le diascordium, et la teinture de corail, (N.^{os} 27, 28, 29, 77, 78, 79 et 125). J'ai aussi employé avec succès, dans cette intention, la poussière de charbon à la dose d'une cuillerée à café quatre fois par jour. Je ne sais trop sous quelle indication théorique peuvent se ranger les remèdes glutineux ou inspissans, tels que la racine de consoude (N.^o 80), la gomme adragant, l'amidon, la colle de poisson, et celle de peau d'âne (N.^{os} 51, 52 et 53); mais j'en ai vu fréquemment de bons effets dans les deux périodes.

Les principales hémorrhagies, communes dans ce pays sont, 1. le saignement de nez; 2. le crachement de sang; 3. le vomissement de sang; 4. les hémorrhoides; et 5. les pertes rouges.

1.^{er} GENRE.*Du Saignement de nez.*

Le saignement de nez (*Epistaxis*). C'est une hémorrhagie dans laquelle le sang se fait jour goutte à goutte par les narines. Il y en a deux espèces :

a L'une (*Epistaxis juvenilis*) à laquelle les enfans et les jeunes gens des deux sexes sont particulièrement sujets. Celle-ci est rarement accompagnée de fièvre, quoique dépendant presque toujours d'une trop grande impétuosité ou détermination du sang vers la tête. Elle n'est presque jamais trop abondante, et pour l'ordinaire c'est une évacuation critique ou salutaire qui prévient ou guérit quelque autre maladie. Aussi n'exige-t-elle jamais que quelques précautions de régime, ou tout au plus quelques bains de pieds et un peu de nitre matin et soir.

b L'autre (*Epistaxis senilis*), qui menace plus spécialement les vieillards, est au contraire une maladie grave, communément précédée et accompagnée de maux de tête, de vertiges, d'éblouissemens et quelquefois de fièvre. L'hémorrhagie est pour l'ordinaire ici très-abondante. J'ai vu des malades perdre,

en une seule fois, trois ou quatre livres de sang. Je n'ai vu personne qui en soit mort, mais j'en conçois la possibilité. J'ai vu du moins une très-grande foiblesse succéder à l'hémorrhagie.

Les moyens ordinaires suffisent rarement pour l'arrêter. Il faut souvent de plus introduire dans le nez des tampons de charpie trempée dans l'eau de Rabel (N.^o 81), s'assurer qu'ils remontent assez haut pour atteindre le vaisseau d'où sort le sang, et les attacher à un fil pendant, pour pouvoir les retirer au bout de 24 ou 36 heures. Le malade doit d'ailleurs être gouverné pour le régime comme dans une maladie inflammatoire, tant pour prévenir le retour de l'attaque que pour empêcher qu'elle ne se renouvelle dans l'intérieur du cerveau, et ne produise une apoplexie, suite ordinaire de ces accidens.

2.^a GENRE.

Du Crachement de sang.

Le *crachement de sang* (*Hæmoptysis*) est plus ordinairement un symptôme accidentel de l'inflammation de poitrine, qu'une maladie simple. Quand le vaisseau rompu est assez considérable pour que le sang sorte à

gros bouillons, il ne tarde pas à remplir les bronches, et le malade meurt subitement, en rendant des caillots de sang qui ont la forme et le calibre des plus grosses ramifications de la trachée artère. Pour l'ordinaire cependant, l'hémorrhagie n'est pas à beaucoup près aussi effrayante. Le sang passe sous la forme de crachats de sang pur et d'une couleur vermeille, ou teints uniformément d'une couleur plus pâle, ou parsemés seulement de filets de sang. Dans tous les cas, mais surtout dans le premier, il est à craindre qu'un caillot de sang retenu dans les bronches, ou la rupture même du vaisseau, ne devienne le foyer d'une irritation inflammatoire et purulente, qui conduise à la phthisie, pour peu que le malade y soit disposé.

On n'a ici aucun moyen particulier de guérison. On s'en tient aux remèdes généraux, en insistant plus particulièrement sur la saignée, les réfrigérans, les calmans et les mucilagineux. Après quoi, le malade doit être gouverné, comme s'il étoit menacé de phthisie.

5.^e GENRE.

Du Vomissement de sang.

Le vomissement de sang (*Hæmatemesis*).
Il y en a deux espèces :

a. L'une qui retient le nom du genre et qui est pour l'ordinaire produite par un état de pléthore artérielle jointe à quelque irritation spasmodique, en conséquence de laquelle l'estomac se contracte à rebours, et amène un vomissement qui rompant les petites artères de cet organe, produit une évacuation plus ou moins abondante d'un sang dont la couleur vermeille annonce suffisamment l'origine.

Cette maladie qui est plus fréquente chez les femmes que chez les hommes est beaucoup moins dangereuse qu'elle ne le paroît. Elle n'exige communément, pour sa guérison que quelque julep acidulé et quelques antispasmodiques. J'ai vu l'opium en particulier réussir parfaitement bien à prévenir les rechutes.

b. La *maladie noire* (*Melæna*) est un vomissement de sang veineux, précédé pour l'ordinaire par quelques douleurs sourdes dans l'estomac, et par des maux de cœur. Quelquefois aussi il survient subitement. Le malade rend tout d'un coup une grande quantité (quelquefois jusqu'à huit ou dix livres) de sang noir et à demi-coagulé. Il devient en même tems d'une pâleur extrême, il perd complètement ses forces, il a des demi-défaillances continuelles, les extrémités froides, le pouls petit, palpitant et presque nul. On croiroit

qu'il va mourir. Cependant, ces symptômes cessent pour l'ordinaire au bout de quelques heures; mais on sent encore pendant quelque tems à l'épigastre de fortes pulsations artérielles, et pendant trois jours les selles sont noires et poissées.

Telle est la marche de cette maladie qui tient presque toujours à une disposition hémorrhoidale, et qui quand elle se borne à une seule attaque, n'a pour l'ordinaire aucune suite. Mais quelquefois le malade est sujet à des rechutes, et alors il a plus ou moins continuellement des palpitations à l'épigastre, des crampes à l'estomac, et autres symptômes de dyspepsie. Quelquefois encore le vomissement de sang revient tous les jours, et alors il n'est pas aussi abondant; mais il survient de la fièvre avec des symptômes d'irritation qui dégénèrent facilement en symptômes de malignité. Quelquefois enfin, l'hémorrhagie ne se fait que dans les intestins sans vomissemens, et alors elle peut être, ou assez abondante pour devenir mortelle par elle-même, ou accompagnée de symptômes de gangrène qui ne sont pas moins redoutables. Mais ces accidens sont très-rares, et en général, la maladie noire telle que nous la voyons ici, quoique très-effrayante, n'est presque jamais une maladie bien dan-

gereuse, à moins de quelque complication.

Au surplus, il ne faut pas la confondre avec les vomissemens *fuligineux* qui surviennent dans les cas de squirrhe au pylore, et qui sont toujours un symptôme grave. Dans ceux-ci, on n'aperçoit aucune trace de sang, ni dans les matières rendues, ni dans les selles subséquentes.

Le traitement de la maladie noire est fort simple. Quand il n'y a point de complication, je me borne à prescrire un julep acidulé (N.º 30) et des poudres laxatives composées de crème de tartre et d'ipécacuanha (N.º 82) La fièvre, s'il y en a, doit être traitée comme une fièvre continue, selon la nature des symptômes; si le mal tient à une suppression d'hémorrhoides, il faut les rappeler par des fumigations, des suppositoires et des sangsues. Si la maladie dégénère en maladie chronique, les sucs d'herbes sont, comme dans toutes celles qui dépendent d'un engorgement dans le système de la veine porte, le meilleur remède. Les symptômes dyspeptiques exigent des stomachiques antispasmodiques.

4.^e GENRE.*Des Hémorrhôïdes.*

Les *Hémorrhôïdes* (*Hæmorrhôïdes*, *Mariscæ*, etc.) sont un engorgement des veines du rectum, qui produit des tumeurs variqueuses dans l'intestin même, ou autour du fondement, ce qui donne d'abord lieu à distinguer les hémorrhôïdes en *internes* et *externes*. Ces tumeurs s'ouvrent par fois, et il en résulte une évacuation de sang plus ou moins abondante; on les nomme alors des *hémorrhôïdes fluentes*. Sinon, c'est ce qu'on appelle des *hémorrhôïdes sèches*. Quelquefois encore il n'en sort point de sang, mais seulement des mucosités plus ou moins mêlées de lymphe coagulable; elles portent alors le nom d'*hémorrhôïdes blanches*. Les tumeurs hémorrhoidales sont quelquefois très-douloureuses, et quelquefois point du tout, ce qui les fait encore distinguer en hémorrhôïdes *irritées* ou *indolentes*.

L'hémorrhagie est plus abondante dans les hémorrhôïdes internes que dans les externes, et la maladie noire, elle-même, ne peut être considérée que comme une affection de ce genre, mais dans laquelle l'engorgement

variqueux, au lieu de se borner aux veines du rectum, s'étend à d'autres parties du canal alimentaire. L'irritation hémorroïdale produit souvent de la fièvre, des maux de tête, des vertiges, et quelquefois des accidens locaux assez graves, tels que des ulcères fistuleux, la chute du fondement, etc. Quelquefois encore les hémorroïdes se portent sur le col de la vessie, et produisent le *pissement de sang*, ou la *dysurie*.

Sous quelque forme qu'elles se manifestent, les hémorroïdes sont toujours une maladie difficile à guérir, à moins qu'elles ne soient purement accidentelles et provoquées par la fatigue d'une grande course, d'une couche laborieuse, ou de quelque autre irritation locale. Si elles sont constitutionnelles, comme c'est l'ordinaire, elles n'admettent guères que des palliatifs. En fait d'applications locales, celles qui réussissent le mieux, sont l'onguent de peuplier, le beurre de cacao, les cataplasmes anodins, les tranches de veau, et les fumigations. D'un autre côté, l'accumulation des matières dans le gros boyau étant une cause d'irritation qui augmente toujours beaucoup l'engorgement et les douleurs hémorroïdales, il convient de tenir le ventre très-libre par des laxatifs doux, tels que le soufre, l'é-

lectuaire lénitif, ou la marmelade de Tronchin (N^o 83), qui sont bien préférables non-seulement aux laxatifs résineux, tels que l'aloës, mais encore à la magnésie, et à l'huile de Ricin, lesquels quoique fort doux en général, occasionnent presque toujours plus ou moins d'irritation au fondement. Si les tumeurs sont dures, sèches, ou polypeuses, il faut les lier ou les couper; si elles sont bien douloureuses et ne fluent pas, l'application des sangsues devient nécessaire. En fait de remèdes propres à détruire à la longue la disposition hémorroïdale, je ne connois rien de plus efficace que les suc d'herbes, et un régime antiphlogistique long-tems observé.

Mais nous sommes beaucoup plus fréquemment appelés à exciter les hémorroïdes qu'à les guérir. Car il arrive souvent que l'irritation hémorroïdale, se portant ailleurs qu'au fondement, occasionne des accidens plus ou moins graves, pour lesquels le meilleur moyen de guérison est de l'y rappeler par des fumigations, des suppositoires, des pilules aloëtiques (N.^{os} 84, 85), ou d'y suppléer par l'application des sangsues fréquemment réitérée.

5.^e GENRE.*Des Pertes rouges.*

Les *pertes rouges* (*Menorrhagia*) sont une évacuation excessive ou irrégulière, par le vagin, d'un sang susceptible de coagulation. Cette maladie, souvent très-opiniâtre et très-difficile à guérir, est pour l'ordinaire produite ou par des mouvemens brusques et violens, ou par des emmenagogues irritans, ou par une couche laborieuse, par le déchirement ou l'extraction forcée du placenta, par son détachement dans la grossesse, détachement dont l'*avortement* est souvent la conséquence, ou par un relâchement général de tout le système, en conséquence d'une vie molle et sédentaire, ou enfin par un état variqueux des vaisseaux de la matrice ou du vagin. Quelle que soit son origine, les boisons chaudes et les mouvemens des bras augmentent beaucoup cette infirmité.

Quant aux remèdes, la saignée et les réfrigérans sont particulièrement utiles dans les grossesses, les antispasmodiques et les fomentations froides avec de l'eau ou du vinaigre dans les couches, et les astringens, les toniques, un régime sec et fortifiant, dans les autres cas.

V.^e ORDRE.*Des Maladies muqueuses (Profluvia).*

LE cinquième ordre des maladies fébriles est composé de deux genres qui n'ont aucun rapport l'un avec l'autre, si ce n'est l'évacuation d'une certaine quantité de mucosité. Mais le siège de la maladie, la nature des symptômes, et la méthode de cure n'ont rien de commun. Il faut donc les traiter séparément

1.^{er} GENRE.*Du Catarrhe.*

Le *Catarrhe* est une maladie dont le principal caractère est une irritation de la membrane qui tapisse le nez, la gorge, la trachée artère et les bronches, irritation qui donne lieu à l'éternuement, au larmolement, à l'enchifrènement, à l'enrouement, à la toux, et à l'oppression, selon que l'irritation a son siège dans la partie supérieure, moyenne, ou inférieure de cette membrane. Cette irritation est quelquefois très-légère; elle ne produit alors qu'un simple *rhume de cerveau*, ou de *poitrine*. Souvent au contraire elle est assez grave pour produire de la fièvre. C'est ce

qu'on appelle une *fièvre catarrhale*, maladie dont les symptômes peuvent avoir un tel degré d'intensité qu'il n'y a aucune ligne de démarcation bien prononcée entre la fièvre catarrhale et l'inflammation de poitrine.

La membrane qui est le siège du catarrhe est naturellement tapissée d'une mucosité qui la garantit des impressions trop vives. L'irritation produite par le catarrhe en tarit d'abord la source. Il en résulte de la sécheresse, des efforts continuels et douloureux, mais inutiles, pour moucher et cracher. Mais ensuite l'irritation augmente l'action des vaisseaux qui produisent la mucosité. Elle devient abondante, d'abord âcre et séreuse; mais peu à peu elle s'épaissit, et la morve ou les crachats viennent avec facilité; c'est ce qu'on appelle un *rhume mûr*.

Les crachats sont quelquefois si abondans et si épais que la difficulté de les expectorer entretient la toux, donne de l'oppression, de l'angoisse, des douleurs vagues dans la poitrine. La pituite remplit alors les bronches au point de menacer le malade de suffocation, et gêne tellement la circulation par l'embarras des poumons qu'il en résulte quelquefois un épanchement de sérosités dans les extrémités, dans la cavité du thorax, ou dans les cellules

même des poumons. Cette espèce de catarrhe porte le nom de *catarrhe des vieillards*. Souvent cette incommodité devient habituelle, et dure des années de suite. Le malade tousse et crache, sinon perpétuellement, au moins tous les matins, et ce n'est qu'après avoir rendu une grande quantité de pituite qu'il a quelques intervalles de repos. J'ai connu des personnes qui en rendoient ainsi de cinq à huit onces par jour, pendant plusieurs années de suite.

Les causes occasionnelles du catarrhe, sont :

1. Le *froid* et l'*humidité*, tant de l'air qu'on respire, que de celui qui nous environne et du terrain sur lequel on marche. Ce n'est pas le froid absolu qui enrume, mais le froid relatif, d'où il suit qu'on peut y être exposé en été comme en hiver. L'habitude, c'est-à-dire, la longue durée d'un catarrhe ou sa fréquente répétition, augmente à cet égard la susceptibilité des malades. — Cette espèce de catarrhe a la plus grande analogie avec le rhumatisme vulgaire. Il est produit par les mêmes causes et presque toujours compliqué de douleurs (de la même nature que celles qui caractérisent le rhumatisme) dans les muscles du col et de la poitrine. C'est à une complication de ce genre, qui ressemble par les douleurs,

la toux, la fièvre et l'oppression, à une inflammation de poitrine, qu'on a donné le nom de *fluxion de poitrine* ou *peripneumonie bâtarde*.

2. La *Contagion*. On voit tous les quatre ou cinq ans des catarrhes éminemment épidémiques et contagieux, dont on ignore l'origine, qui quelquefois parcourent rapidement toute l'Europe, si ce n'est le monde entier, qui affectent la presque totalité des habitans de la ville ou du village où ils pénètrent, donnent aux uns de simples rhumes de cerveau ou de poitrine très-légers et promptement terminés, à d'autres des fièvres catarrhales plus ou moins graves; les personnes disposées à l'asthme ou à la phthisie en sont particulièrement menacées, et il en meurt un grand nombre dont la vie auroit probablement été prolongée de quelques mois ou de quelques années sans cette circonstance. Ces épidémies portent le nom de *grippes* ou *influenzas*. Quoiqu'elles fassent assez de ravages parmi les vieillards et les personnes mal disposées, la maladie qui en résulte est pour l'ordinaire assez légère, et ne dure pas long-tems, parce que l'habitude qui augmente la susceptibilité des malades relativement à l'impression du froid la diminue relativement à

celle de la contagion (1). Aussi ces catarrhes ne durent communément que quelques jours, et l'épidémie gagnant avec une grande rapidité tous les habitans du lieu, sans se renouveler, cesse au bout de quelques semaines.

Le catarrhe étant toujours, quelle que soit son origine, analogue par ses premiers symptômes aux maladies inflammatoires, exige au commencement, presque dans tous les cas, un régime antiphlogistique plus ou moins sévère, et si les douleurs sont vives, si le pouls est plein, dur ou fréquent, surtout si le malade est dans la force de l'âge, on doit avoir recours

(1) Dans l'une des îles Hébrides (Saint-Kilda), dont les habitans n'ont que peu ou point de communication avec les autres îles, ou avec le continent, l'on assure que toutes les fois que quelqu'étranger y aborde, ce qui n'arrive guères qu'une fois l'année, mais à des époques différentes, tous les habitans de l'île, jeunes et vieux, sans exception, deviennent enrhumés, les uns plus, les autres moins; ce que le Dr. Cullen attribuoit à un principe de contagion, que les habitans du continent portent constamment avec eux, mais auquel ils sont tellement accoutumés, qu'il ne les affecte que lorsqu'il acquiert un certain degré d'intensité, tandis que les habitans de l'île dont je parle, en sont facilement atteints, parce qu'ils n'en ont pas l'habitude. Voyez sur ce fait: *The History of Saint-Kilda, by the Rev. Kenneth Macaulay. in-8. Lond. 1764, p. 200-210.*

à la saignée , aux remèdes tempérans , et en cas d'oppression aux vésicatoires. Mais indépendamment de ces moyens généraux , le traitement doit être dirigé d'après plusieurs indications très-différentes. Car ,

1.^o Comme il y a lieu de croire que la suppression de la transpiration , conséquence ordinaire du froid et de l'humidité , contribue beaucoup à l'irritation catarrhale , il y a lieu de croire aussi que le rétablissement de cette sécrétion peut sinon faire cesser tout d'un coup la maladie , en diminuer au moins beaucoup la violence et en abrégér la durée. Sous ce point de vue , les boissons chaudes , le petit-lait au vin , une légère infusion de fleurs de sureau , le kermès minéral etc. (N.^o 45.) , indépendamment de la réclusion , dans une chambre bien garantie des courans d'air , et de la gestation continuelle d'un gilet ou chemisette de laine sur la peau , sont les premiers remèdes recommandés.

2.^o Comme l'organe affecté est par l'effet de la maladie dans un état de sécheresse et d'irritation , qui augmente beaucoup la toux , il faudroit pouvoir lui rendre la mucosité qui le tapisse et le garantit dans l'état de santé des impressions extérieures. C'est ce à quoi l'on parvient jusqu'à un certain point par l'usage

des démulcens, tels que les gommés pures ou combinées avec l'huile (N^{os}. 43, 44.), les jaunes d'œufs, les sirops, les tablettes, les linctus, les infusions ou décoctions pectorales d'herbes, de racines, de semences, de fleurs ou de fruits mucilagineux et doux, etc. remèdes qui agissent directement sur la membrane de la bouche et du gosier, et indirectement par sympathie sur la trachée artère et les bronches.

3°. Comme la toux est elle-même une grande cause d'irritation par l'insomnie et la fatigue qu'elle produit, il faut tâcher de la calmer, en diminuant la sensibilité de l'organe, au moyen des anodins, soit en dose complète le soir, soit en petites doses fréquemment répétées dans le jour.

4°. Comme lorsque le rhume est mûr, une des causes principales qui l'entretiennent et le prolonge, est l'abondance avec laquelle se forme la puitite, il faut tâcher de la réduire par des remèdes propres à augmenter les autres sécrétions, tels que les laxatifs ou les diurétiques doux, les eaux de Seltzer, la manne, le sucre de lait, etc.

5°. Comme la difficulté de l'expectoration est encore une des principales causes qui aggravent le catarrhe, il faut la faciliter par le tartre stibié

(N°. 46.), l'ipécacuanha, la squille, la gomme ammoniacque (N°. 86), le seneka (N°. 47.) et d'autres stimulans dont l'action se porte particulièrement sur les bronches. Je ne sais si c'est à ce titre que le lierre terrestre, soit en infusion, soit en poudre ou en électuaire avec la conserve de lys (N°. 48.) réussit souvent parfaitement bien.

6°. Enfin, comme le relâchement des vaisseaux et l'atonie qui succède à leur irritation sont souvent le principal obstacle à la cessation de la toux, les toniques, tels que le vin d'Espagne, la résine de kina (N°. 87), la myrrhe, le baume de Tolu, etc. (N°. 49 et 50) sont souvent très-utiles : le lichen d'Islande dont nous voyons les meilleurs effets, est tout à la fois tonique par son amertume, et adoucissant par son mucilage (N°. 88). L'ipécacuanha en très-petites doses a aussi un effet astringent équivalent à celui des toniques, et qui en fait souvent un très-bon remède sur la fin des vieux rhumes.

Le catarrhe chronique, surtout si le malade est disposé à la phthisie ou à l'asthme, doit être traité en considération de ces maladies, et par les moyens de guérison qu'elles exigent.

Les *prophylactiques* sont les mêmes que pour le rhumatisme, la laine ou le coton sur

la peau, le lait d'ânesse et les bains froids par immersion, à quoi on doit ajouter un exercice modéré fait tous les jours en plein air, quelque temps qu'il fasse, en se garantissant bien du froid et de l'humidité, par de bons vêtemens et une bonne chaussure fréquemment renouvelée.

2.^d GENRE.

La Dyssenterie.

La dyssenterie est une maladie grave et souvent mortelle, qui se manifeste par de fréquens ténesmes, des évacuations glaireuses et sanguinolentes, de grandes douleurs dans les intestins, surtout dans le rectum, et une fièvre plus ou moins aiguë, qui a de la disposition à devenir maligne. La dyssenterie est fréquemment épidémique et contagieuse, produite par les mêmes causes que les fièvres intermittentes et rémittentes, funeste surtout aux armées. A Genève, elle est presque toujours sporadique, rarement maligne, et plus rarement encore contagieuse, quoique dans les villages voisins, et surtout dans le Pays-de-Vaud, elle ait souvent le même caractère de malignité et de contagion qu'en d'autres pays.

La cause prochaine de cette maladie paroît

être un resserrement inflammatoire du rectum à son origine, lequel empêche le passage des grosses matières, et occasionne dans la partie inférieure de l'intestin une irritation érysipélateuse. Lorsque le malade commence à faire de véritables matières fécales, c'est communément le prélude d'une guérison prochaine. Quelquefois la maladie devient chronique, et dégénère en une fièvre lente, entretenue par l'ulcération de l'intestin. Quelquefois aussi l'inflammation devient gangréneuse. Alors les douleurs cessent, l'hémorrhagie augmente, et le malade meurt promptement de faiblesse. Mais ces accidens sont rares, et pour l'ordinaire la dysenterie se guérit fort bien ici dans l'espace de 8 à 15 jours.

Voici le traitement qui m'a le mieux réussi. Je mets le malade à un régime antiphlogistique assez sévère. Je lui fais donner pour boisson, de l'eau de veau ou de poulet avec un peu de riz et d'amidon. Je lui administre dès les premiers jours un ou deux vomitifs composés d'un denier d'ipécacuanha (1). Je lui fais donner

(1) Ce remède opère quelquefois la guérison de la dysenterie presque instantanément. J'en ai moi-même éprouvé cet heureux effet dans une maladie de ce genre que j'eus en 1783; j'avois espéré qu'il suffiroit, pour me guérir, d'observer un régime, de prendre beaucoup de boissons adoucissantes, et de me borner, en fait de

tous les jours , s'il peut les recevoir , deux ou trois lavemens composés de graine de lin et d'amidon , auxquels on ajoute occasionnellement de deux à six grains d'opium. J'alterne ensuite les anodins avec les purgatifs. Celui qui réussit le mieux est la rhubarbe combinée avec $\frac{1}{6}$ de calomel. Lorsque la maladie devient chronique , il faut avoir recours à la décoction de simarouba (N.º 89), ou à d'autres astringens, tels que le diascordium (N.º. 27), ou le café de glands , (N.º. 90) sans négliger les lavemens mucilagineux et anodins. S'il y a quelque crainte de gangrène , le kina en grandes doses est le seul remède sur lequel on puisse compter.

Quoique la dysenterie soit rarement chez nous une maladie contagieuse , il est bon cependant de faire matin et soir des fumigations d'acide nitrique dans la chambre du malade , parce

remèdes , à quelques laxatifs rafraichissans , tels que la pulpe de casse ou de tamarin ; mais au cinquième jour , souffrant toujours beaucoup de douleurs et de ténèsmes qui n'aboutissoient qu'à l'évacuation de quelques glaires sanguinolentes , je me déterminai à prendre un denier d'ipécacuanha. Il produisit son effet sans beaucoup d'efforts au bout d'un quart d'heure , et à l'instant je me trouvai parfaitement bien ; la fièvre et tous les symptômes de la maladie cessèrent presque subitement et ne revinrent point.

qu'indépendamment de leur pouvoir anti-contagieux, elles ont la propriété de détruire les mauvaises odeurs, et deviennent par là un moyen de soulagement dont le malade et les assistans se trouvent toujours bien.

II^e. CLASSE.

Des NEUROSES, ou maladies nerveuses.

La seconde classe des maladies comprend les *maladies nerveuses* (*Neuroses*), qui affectent les organes de la pensée, du sentiment et du mouvement à leur origine, et dont le siège est supposé dans le cerveau, le cervelet ou la moëlle épinière.

On les distingue en 4 ordres :

I. Les maladies *comateuses* (*comata*), dont le principal caractère est une suspension complète, ou une grande diminution de la faculté d'exécuter les mouvemens volontaires, accompagnée d'un assoupissement profond, qui ôte en même temps tout sentiment.

II. Les maladies *atoniques* (*adynamiæ*); consistant dans une grande diminution des mouvemens involontaires, qui servent à l'exercice des fonctions animales, vitales ou naturelles.

III. Les maladies *spasmodiques* (*spasmi*), qui se manifestent par des mouvemens irréguliers dans les organes de ces fonctions.